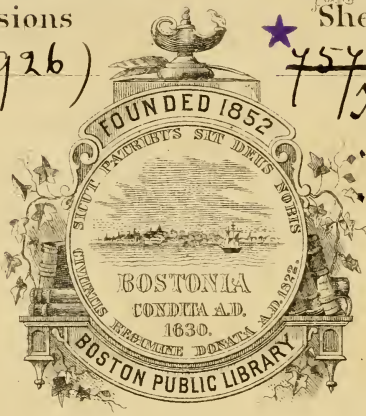
XH
.716D
.V44R
c.2

Accessions
(27.926)

Shelf No.
~~7543.48~~
XH
.716D
.V44R
c.2



Received June 26/91.

*7573.48

RÉFLEXIONS

SUR

LES NOIRS ET LES BLANCS.

Duplicate 4294.28

RÉFLEXIONS

Sur une Lettre de MAZÈRES, ex-Colon français, adressée à M. J. C. L. SISMONDE DE SISMONDI,

Sur les Noirs et les Blancs, la Civilisation de l'Afrique, le Royaume d'Hayti, etc.

L'Orgueil est la cause des Erreurs de l'Homme et de sa Misère.

Pope, Essai sur l'Homme.

Par le Baron de Vastey.

AU CAP-HENRY,

Chez P. Roux, imprimeur du Roi.

Mars 1816, l'An 13eme.

XH
.716D
.V44R
c.2

Expl. in 4294.7°

Pa. 36.

(27,926)

June 26, 1891.

RÉFLEXIONS

Sur une Lettre de MAZÈRES, ex-Colon français, adressée à M. J. C. L. SISMONDE DE SISMONDI,

Sur les Noirs et les Blancs, la Civilisation de l'Afrique, le Royaume d'Hayti, etc.

JE ne connaissais du nom de Mazères qu'une habitation sucrerie, située dans la riche et florissante plaine du Quartier-Morin ; les crimes et les cruautés de tous genres qu'il avait commis, ou ses parens, sur les infortunés noirs dans l'affreux régime colonial, le don de la vie que l'infortuné Ogé lui avait fait, lorsqu'il était à son pouvoir de l'immoler à la vengeance de nos frères qu'il avait fait périr dans les tortures ; c'était sous ces diffé-

tens rapports que ce nom abhorré était connu à Hayti : j'avais tout lieu de penser que semblable à la majeure partie de sa caste avilie, il traînait dans l'exil, sur une terre étrangère, sa misérable existence ; mais sa lettre adressée à M. Sismonde de Sismondi vient de me désabuser et m'apprendre que ce Mazères qui a déshonoré l'humanité par ses crimes, vit encore, que l'excès des maux que les ex-colons ont éprouvé, loin de les corriger et de les ramener à des sentimens plus justes et plus humains, n'avait fait qu'augmenter leur rage ; et qu'ils brûlent encore plus que jamais du désir de pouvoir torturer à leur gré une grande partie du genre humain !

Tourmentés par la soif intarrissable des richesses, suscités par un esprit de malédiction, que d'absurdités, de divagations, de calomnies et d'assertions mensongères ; ces apôtres de satan n'ont pas inventées pour légitimer la traite et les horreurs de l'esclavage ! Que de blasphèmes ! que d'infamies n'ont-ils pas osé imprimer pour ravaler et dégrader l'espèce humaine ! les uns nous refusent le nom d'homme, nous assimilent et nous rangent dans la même espèce que les orang-outangs ; d'autres poussent la démoralisation jusqu'au dernier degré, disent qu'il faut nous exterminer jusqu'aux enfans de l'âge de six ans, pour remplacer notre popu-

lation par d'autres infortunés arrachés du sein de leur terre natale ! Exterminer tout un peuple, grand Dieu ! parce qu'il ne veut pas reprendre les chaînes de l'esclavage ! Parce qu'il veut jouir des droits qu'il tient de Dieu, de la nature et de la justice ! Ces hommes abominables n'ont pas craint de fouler ainsi à leurs pieds les lois divines et humaines, de braver l'opinion générale de leurs contemporains, le jugement de la postérité qui les condamnent à l'exécration et à un opprobre éternel : c'est dans le 19e siècle que des hommes éclairés des lumières du christianisme ont osé poser en principe l'extermination totale d'une nation ! Eh ! la voix universelle de leurs compatriotes ne s'est point élevée pour imposer silence à ces impies ! Que la France civilisée se vante donc maintenant de ses lumières ; et lorsque la voix d'un homme de bien se fait entendre *pour prévenir un grand malheur et l'accomplissement d'un grand crime*, un Mazères, un excolon, encore tout souillé de notre sang, ose insulter au vertueux et généreux Sismonde de Sismondi ! Parce qu'il a une certaine facilité de coucher sur le papier ses idées extravagantes et superficielles, ce pédant de Mazères s'est permis de vociférer des injures et des calomnies les plus atroces contre les africains et les haytiens leurs descendans.

La plume savante de M. Sismonde de Sismondi n'a certainement pas besoin du secours de la mienne pour réfuter les absurdités de Mazères, mais étant partie intéressée, je ne dois pas rester spectateur tranquille de la discussion; je dois faire tous mes efforts pour aider nos défenseurs dans la grande cause qu'ils ont embrassée; je me dois tout entier à la défense de mes semblables, et si comme le dit Mazères, Archimède ne demandait qu'un point d'appui pour soulever le monde physique, j'espère qu'Hayti sera le point d'appui où les philantropes pourront poser le levier puissant qui doit soulever le monde moral, contre les ennemis du genre humain; j'espère, dis je, que ces mortels vertueux, pour prix de leurs veilles et de leurs travaux trouveront dans la gratitude et la reconnaissance des haytiens *un dédommagement assuré contre l'injustice des hommes.* Ah! si ces hommes généreux et bienfaisans, persécutés parmi leurs semblables, venaient à manquer d'asile, qu'ils viennent donc au milieu de nous, ils trouveront auprès d'un souverain libéral, grand et magnanime, chez un peuple bon et reconnaissant, la récompense dûe à la vertu malheureuse! Il n'est point inutile que je prévienne mes lecteurs, que je n'ai jamais fait une étude particulière de la langue française, ils excuseront les fautes d'élocu-

tion et de littérature qui doivent nécessairement fourmiller dans les ouvrages d'un insulaire, qui n'a jamais eu d'autres maîtres que ses livres, d'autres stimulans que la haine des tyrans; Mazères pourra donc se réjouir de trouver dans mes écrits quelques preuves d'infériorité *morale* dans des expressions *impropres, dures, bizarres, prétentieuses, etc.* que m'importe pourvu qu'il m'entende, pourvu que par les simples donnés du bon sens, je lui prouve qu'il n'est qu'un extravagant, qu'un fat qui, ayant toutes les prétentions au bel esprit, n'a cependant pas même le sens commun.

Je vais relever, je ne dirai pas ses erreurs, car il est trop méchant pour en avoir, mais sa turpitude et son insigne mauvaise foi; je vais user du juste droit de représailles pour terrasser cet ennemi odieux; et si j'éprouve dans ce moment un vif regret, c'est d'être réduit à me servir de la plume pour redresser ses outrages sanglans, et de ne pouvoir pas me servir d'autres argumens qui le convaincraient encore mieux que des paroles, que notre espèce n'est pas inférieure à la sienne.

Le système de nos détracteurs, étant de vouloir matérialiser l'homme noir, par la diversité primitive des races humaines, démentir le récit de la création, et dans l'infériorité supposée de notre

espèce, se faire un titre pour nous traiter comme les plus vils animaux ; je ne répondrai donc pas seulement à Mazères, mais à toute la caste des ex-colons français ; je vais commencer par débarrasser mon champ, des ordures que nos ennemis y jettent pour obscurcir la vérité ; je vais remonter à la source des choses, rétablir les faits, les appuyer par les autorités les plus respectables ; je vais combattre toutes leurs objections ; j'espère que je ne manquerai pas de preuves et d'argumens victorieux pour renverser leurs sophismes et leurs absurdités. Mais avant d'entrer en matière, je vais transcrire l'espèce de profession de foi de Mazères.

« Considérez sous le rapport matériel [dit-il] » le nègre diffère bien évidemment du blanc. » N'en différa-t-il que par les cheveux et par la » peau, la différence serait déjà très-grande : » il ne faut que des yeux pour s'en convaincre. » Avec les mêmes sens, avec les mêmes or- » ganes, et une configuration à peu près sem- » blable, ses traits, examinés en détail, offrent » pourtant des différences essentielles. Une figure » sans expression, des formes sans grâces et sans » harmonie, des mains décharnées et calleuses, » un œil parsemé de filamens sanguins qui lui

» donnent une teinte rosée ; voilà, ce me semble,
» dans le nègre, des traits évidemment distincts
» et qui semblent caractériser en lui, une espèce
» particulière ; il y a, si on le veut, entre les
» deux espèces une grande affinité ; mais il n'y
» a bien certainement pas d'identité, je vous
» défie de le nier ».

Je le nie affirmativement, et je vais prouver par des autorités irrécusables, l'unité du type primitif de la race humaine.

Pour démontrer son assertion impie, Mazères tombe de suite dans des divagations qui lui sont suggérées par ses passions et par le mépris qu'il a pour l'espèce humaine ; il commence suivant son système absurde par faire de l'homme noir une espèce distincte de l'homme blanc ; pour asseoir son opinion, il ose comparer l'homme aux ânes et aux chevaux et veut le juger par analogie avec les bêtes ; et tout cela pour prouver que les noirs sont inférieurs aux blancs ! Que Mazères et les ex-colons se dénigrent s'ils le veulent ; qu'ils se comparent et se jugent par analogie avec les ânes et les chevaux, je ne les en empêche pas ! Je soutiens, pour moi et mes semblables, que l'homme la plus belle œuvre du créateur, doué de l'intelligence éternelle, formé à son image et ressemblance, l'homme créé pour régner sur toute la

terre et sur tous les animaux, forme une espèce particulière, distincte, unique, et qu'il ne peut être comparé, ni jugé par analogie avec les ânes et les chevaux.

Mazères et les ex-colons ne peuvent apporter à l'appui de leur opinion aucune version, autorité, ni témoignage quelconques ; voici mes preuves, qu'ils les récusent s'ils osent :

« *Dieu dit faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux des cieux, sur les animaux domestiques et sur toute la terre, et sur tout reptile qui rampe sur la terre* (1) ».

Mais comme ce qui est autorité pour la généralité des humains, ne l'est sans doute pas pour les ex-colons, il leur faut donc d'autres preuves puisées dans d'autres sources que dans les livres sacrés.

Écoutez un auteur célèbre :

« Il y a dans la nature, *dit M. de Buffon*, un prototype général dans chaque espèce, sur lequel chaque individu est modelé, mais qui semble en se réalisant s'altérer ou se perfectionner par les circonstances ; en sorte que relativement à

(1) La Genèse.

de certaines qualités, il y a une variation bizarre en apparence dans la succession des individus, en même temps une constance admirable dans toute l'espèce; le premier animal, le premier cheval, par exemple, a été le modèle extérieur ou le moule intérieur sur lequel tous les chevaux qui sont nés, tous ceux qui existent et tous ceux qui naîtront, ont été formés; mais ce modèle a pu s'altérer et se perfectionner en communiquant sa forme et se multipliant..... L'empreinte originaire subsiste en son entier dans chaque individu; mais que de nuances différentes dans les divers individus, tant dans l'espèce humaine que dans celle de tous les végétaux, de tous les êtres en un mot qui se reproduisent !

Or, si M. de Buffon reconnaît à chaque individu un prototype, à qui il appartient originairement, comment peut-il exister des espèces différentes d'hommes, d'ânes et de chevaux? Ce fait posé, tout l'échafaudage de Mazères, ses sophismes, ses absurdités tombent d'eux-mêmes; qu'il compare au physique et au moral l'africain à l'européen, à l'asiatique, à l'américain, ses frères; le hottentot au laponais, le calmouk à l'eskimaux, rien de mieux; qu'il compare les animaux, les végétaux, les minéraux de l'A-

frique aux autres productions du globe, à la bonne heure; mais lorsqu'il voudra juger l'homme intelligent par analogie avec la brute, il se couvrira du dernier ridicule, et il ne devrait pas *rougir*, mais mourir de honte, si son âme gangrenée en était susceptible.

Je vais donner à mes lecteurs une juste idée de la bonne foi de Mazères et des ex-colons; ils pourront juger quels fondemens l'on doit faire sur les assertions de ces hommes pervers.

« Plus on considère la nature dans ses procédés, » (dit Mazères) plus on retrouve dans ses œuvres » ces harmonies et ces consonnances, sur les- » quelles Bernardin de Saint-Pierre a fait un livre » charmant; ainsi quand les faits ne prouve- » raient pas que les formes extérieures des nègres » correspondent avec leur intelligence on pourrait » peut-être l'affirmer par analogie ».

Lorsque l'on entend citer ainsi M. Bernardin de Saint-Pierre, tout le monde ne croirait-il pas que cet homme vertueux, dans son livre *charmant*, a confirmé l'opinion stupide et méchante de Mazères?

Ecoutez maintenant le savant et généreux

Bernardin de Saint-Pierre, et vous allez juger comme Mazères sait citer juste et à propos :

« Tandis que des philosophes donnent à toutes » les espèces de chiens une origine commune, » d'autres en attribuent de différentes aux » hommes. Ils fondent leur système sur la variété » des tailles et des couleurs dans l'espèce hu- » maine ; mais ni la couleur, ni la grandeur ne » sont des caractères au jugement de tous les natu- » ralistes. Selon eux, la première n'est qu'un acci- » dent ; la seconde n'est qu'un grand développe- » ment de formes. La différence des espèces » vient de la différence des proportions : or, elle » caractérise celles des chiens. Les proportions de » l'homme ne varient nulle part ; sa couleur noire » entre les tropiques, est un simple effet de la » chaleur du soleil, qui le rembrunit à mesure » qu'il s'approche de la ligne. Elle est comme » nous le verrons un bienfait de la nature [1] ».

Mazères aura beau se creuser la tête pour r'approcher l'homme de la bête, pour prouver que les noirs n'ont pas été traités par la nature aussi favorablement que les blancs, il ne persuadera que les ex-colons comme lui, qui sont intéressés

---

[1] Etude de la Nature, tome 1, page 83.

à créer des préjugés absurdes, pour soutenir leur affreux système, la traite et l'esclavage !

Certes, la nature n'a pas fait pour les noirs une exception à ses lois éternelles; toujours constante dans ses bienfaits, elle ne les a pas violées à notre égard, elle nous a traités avec la même faveur que les blancs !

« L'homme (dit M. Bernardin de Saint-Pierre) par toute la terre est au centre de toutes les grandeurs, de tous les mouvemens et de toutes les harmonies; sa taille, ses membres et ses organes ont des proportions si justes avec tous les ouvrages de la nature, qu'elle les a rendus invariables comme leur ensemble; il fait, à lui seul, un genre qui n'a ni classe, ni espèce, et qui a mérité par excellence le nom de genre humain ».

Mais pourquoi chercherai-je à accumuler des faits sur une question déjà décidée depuis longtemps; s'il fallait citer et rapporter ici le témoignage de tous les européens vertueux qui ont résisté et bravé toutes les injures des ex-colons, des marchands et trafiquans de chair humaine, pour prouver notre identité avec les blancs, je deviendrais prolixe. Qui doute aujourd'hui, excepté les ex-colons, que les hommes sont tous frères et qu'ils se r'attachent par leur origine à la même famille? Toutes les absurdités que Mazères

et les ex-colons ont imprimées contre le genre humain, ont été déjà réfutées par les hommes les plus célèbres. Des souverains magnanimes, des nations entières de l'Europe ont rendu hommage à Dieu et au genre-humain, en brisant les fers des africains ! La cause de l'homme a été défendue par les immortels philantropes européens avec autant de zèle, de constance, d'ardeur et de talens, que les noirs auraient pu le faire eux-mêmes s'ils avaient eu les mêmes avantages ! Si je me suis déterminé à écrire, ce n'est pas précisément pour réfuter les sophismes des ennemis de l'humanité, qui ont été combattus déjà victorieusement par nos illustres protecteurs; mais par un sentiment de reconnaissance et de gratitude, j'ai voulu, par mes faibles travaux, appuyer les assertions de nos amis, excité en outre, par une juste indignation. Défenseur de ma propre cause et de celle de mes semblables, je n'ai pu résister au désir de trancher le nœud Gordien, en prouvant aux ex-colons, moralement et physiquement, par la plume et par l'épée, que nous ne sommes pas inférieurs à leur espèce.

Je reviens à Mazères.

« Les colons [dit-il] en réclamant pour les européens l'évidente préférence que leur accorde la nature sur les nègres, ne refusent pas à ceux-ci

le nom d'homme, etc ». Quelle impudence de la part des ex-colons, de réclamer pour les européens une préférence qu'ils ne réclament que pour eux-mêmes ! De qui donc Mazères a-t-il reçu l'apostolat, pour se rendre l'organe de 270 millions d'européens, d'une poignée d'ex-colons flétris dans l'opinion, par les crimes dont ils se sont couverts ? Quelle extravagance d'oser réclamer une préférence absurde, une impié é ! et ils disent encore qu'ils sont malheureux, mais qu'ils ne sont pas en démence ! A-t-on jamais vu, je le demande, des preuves de folie et de démence plus caractéristiques que leurs prétentions ridicules ? Comment peuvent-ils soutenir une thèse aussi extravagante, qu'elle est absurde ? J. J. Rousseau avait raison de dire, quand l'homme commence à raisonner, il cesse de sentir : Mazères nous démontre la vérité de cet axiome par tout son verbiage !

Ex-colons, êtres orgueilleux et dénaturés, l'Europe entière vous désavoue, et cinq cent millions d'hommes noirs, jaunes et basanés, répandus sur la surface du globe, révendiquent les droits et les priviléges qu'ils ont reçus de l'auteur de la nature !

Je découvre tant d'absurdités, de méchancetés et d'abjections dans l'écrit de Mazères,

que je suis vingt fois tenté de jeter la plume et d'abandonner son fratras au profond mépris qu'il m'inspire. Je me sens humilié, je suis homme, je le sens dans tout mon être, je possède des facultés, j'ai la pensée, la raison, la force, j'ai tout le sentiment de ma sublime existence, et je me vois obligé de réfuter des puérilités, d'absurdes sophismes, pour prouver à des hommes comme moi, que je suis leur semblable! Mon âme indignée de cet excès de déraison et de méchanceté, me force de douter à mon tour, s'ils sont hommes, ceux qui ont osé mettre en discussion une question aussi impie, aussi immorale, qu'elle est absurde! « Mais, dit » Mazères, si les castors sont plus intelligens que » les ânes, s'il y a des races de chiens différentes » en intelligences, il doit nécessairement y avoir » des espèces d'hommes inférieurs aux autres ». Eh non imbécile! répond J. J. Rousseau, cet argument tiré de l'exemple des bêtes ne conclut point et n'est pas vrai. L'homme n'est point un chien ni un âne. Il ne faut qu'établir dans son esprit les premiers rapports de la société pour donner à ses sentimens une moralité toujours inconnue aux bêtes. Les animaux ont un cœur et des passions; mais la sainte image de l'honnête et du beau n'entra jamais que dans le cœur de l'homme;

c'est donc une grande absurdité que de vouloir juger l'homme par analogie avec les bêtes.

Certainement, il peut y avoir des castors qui ont un peu plus d'instinct que d'autres castors; des ânes et des chiens qui soient un peu meilleurs les uns que les autres; il y a également de beaux hommes, il y en a aussi de contrefaits; il y a des hommes d'un génie supérieur, il y en a aussi de sots et méchans; par exemple, Mazères se croit-il l'égal de M. de Buffon en talens et en lumières? Se croit-il un Achille? tandis qu'il n'est qu'un fat rempli d'orgueil et de vanité, lâche comme Thersite! Je le répète, que Mazères se compare et se juge s'il veut, par analogie, avec les ânes et les chiens, je ne l'en empêche pas; il peut exister entre lui et ces quadrupèdes quelques analogies; les chiens, par exemple, ont été les auxiliaires des ex-colons, qui les ont aidé à détruire et à dévorer les noirs; ils peuvent donc très-bien sympathiser ensemble; mais je soutiens que l'homme intelligent, espèce unique, ne peut être comparée et jugée qu'avec l'homme son semblable, et les animaux avec les individus de leur espèce.

D'après

« D'après le système absurde de Mazères et des ex-colons, les parisiens [comme le dit fort bien M. Sismonde de Sismondi] parce qu'ils seraient plus éclairés que les paysans de la Vendée, se croiraient d'une espèce particulière et supérieure à celle de ces malheureux » ; mais ce que Mazères et les ex-colons ne pourront jamais comprendre, c'est que le plus brut des hottentots est l'égal de M. de Buffon aux yeux de la suprême et éternelle intelligence !

Mazères dit, *l'animal qui a de belle forme, dont la tête s'élève vers le ciel, a ordinairement des inclinations plus généreuses, plus de force et plus d'intelligence ;* eh ! bien, qu'est-ce que cela prouve ? qu'un cheval d'une belle taille, bien proportionné, devrait être supposé meilleur qu'un autre qui aurait de moins belle forme ; c'est une règle générale, mais l'expérience démontre qu'elle n'est pas toujours exacte, car il y a des chevaux petits, et d'autres qui sans être beaux, sont cependant excellens. Adaptez encore, si vous le voulez, cette loi des harmonies et des consonnances à l'homme, il s'ensuivrait aussi que le génie devrait être essentiellement l'apanage des beaux hommes ; l'expérience vient encore détruire cette règle des har-

monies et des consonnances, car les hommes les plus laids ont toujours été les plus spirituels. Esope le phrygien, avec ses difformités, avait une belle âme! Je veux bien que cette loi règne dans la poésie comme dans la peinture; il faut aux arts de beaux modèles; cela ne prouve rien contre les noirs, ni contre les blancs, ni contre les chevaux, qui ont également des formes et des proportions plus ou moins belles. Que Virgile ait dit admirablement pour caractériser une divinité « *vera incessu patuit dea* » à son marché, elle parut une vraie déesse. D'accord, cela ne prouve rien encore contre les noirs. Que le peuple dit, pour caractériser un fripon, *il a une mine patibulaire.* Je suis assez de cet avis, et s'il est vrai qu'il y a toujours dans notre extérieur quelque chose d'harmonique avec nos facultés intellectuelles, avec nos inclinations et nos penchans, avec nos vices et nos vertus; quel homme doit avoir un physique plus hideux que ce Mazères?

Mais ce n'est pas, ce me semble, ce qu'il a voulu prouver par ses sophismes absurdes, c'est la supériorité de la couleur blanche sur la noire qu'il a voulu démontrer; il aurait dû donc commencer par établir la supériorité des chevaux blancs sur les chevaux noirs, des chiens blancs sur le chiens noirs, et ensuite de l'homme blanc sur l'homme

noir ; cette marche aurait été plus naturelle, et il aurait montré un peu plus de bonne foi ; mais en revanche, que d'embarras, que d'obstacles n'aurait-il pas rencontrés ? Par exemple, le savant professeur de Gottingue remarque qu'en Guinée, non-seulement les hommes, mais les chiens, les oiseaux, et surtout les gallinacées, sont noirs, tandis que l'ours et d'autres animaux sont blancs vers les mers Glaciales. La couleur noire étant, selon Knight, l'attribut de la race primitive dans tous les animaux, il penche à croire que le nègre est le type original de l'espèce humaine [1]. Hunter soutient que quand la race d'un animal blanchit c'est une preuve de dégénération. Buffon veut que les chevaux aux extrémités blanches soient bannis des haras ; mais certainement tout cela ne prouve pas que dans l'espèce humaine la variété blanche soit dégénérée.

L'Afrique produit aussi des animaux bien plus formidables que l'Europe ; l'on ne pourrait pas même trouver aucun degré de comparaison. Quel animal pourrait être comparé au lion et au tigre royal de la zone-torride ? seraient-ce l'ours blanc et le loup de la zone glaciale ? Mazères qui aime à juger les hommes par analogie avec les chevaux, ceux de l'Europe peuvent-ils soutenir le parallèle

---

[1] Littérature des Nègres, page 16.

avec ceux de l'Afrique ? Ecoutez M. Bruce dans son voyage de la Nubie.

« C'est à Halfaïa et à Agerri, dit-il, qu'on commence à trouver cette noble race de chevaux, si justement célèbre par toute la terre. Ils semblent être d'une espèce tout-à-fait différente des chevaux arabes qu'on voit dans les plaines de l'Arabie Déserte. Si la beauté, la régularité parfaite des formes, la grandeur, la force, l'agilité, la souplesse des mouvemens, la facilité à supporter la fatigue, la docilité et l'attachement à son maître doivent constitués le mérite d'un cheval, le nubien est sans comparaison celui qui l'emporte sur tous les autres. Le plus beau que j'ai vu, dit-il, était celui que montait le Sheik *Adelan*; le cheval n'avait pas tout-à-fait quatre ans, et il avait seize paumes de haut : ce cheval était accoutumé à s'agenouiller pour laisser monter son maître, comme pour le laisser descendre tout armé ».

Les ex-colons disent que nous sommes inférieurs aux blancs, parce que nous avons, suivant eux, des traits moins purs, la peau noire et les cheveux crépus. Je répondrais à nos détracteurs que le même préjugé règne parmi les noirs à l'égard des blancs, ils se croyent plus beau, et favorisés plus particulièrement par la nature ; cette croyance se fortifie par les exemples fré-

quens qu'ils ont sous les yeux. Des européens arrivans sous les tropiques, brillans de force et de santé avec le teint vermeil, au bout de deux ou trois mois de résidence, tombent dans un état affreux; cette peau blanche qui fesait leur orgueil devient blême, sale, bariolée, leurs yeux blanchâtres et consternés ne peuvent soutenir les rayons du soleil; le corps décharné, est sans vigueur, ses facultés physiques et morales anéanties; l'homme blanc n'est plus à leurs yeux qu'un spectre ambulant, disgracié par la nature, qui ne peut même supporter l'influence de leur climat, ni habiter leur heureuse contrée.

« Tout ceux qui ont voulu déshériter les nègres, dit le vertueux Grégoire, ont appellé l'anatomie à leurs secours, et sur la disparité des couleurs se sont portées leurs premières observations »; mais s'il est prouvé que la couleur noire se trouve entre les tropiques, et que ses nuances s'étendent progressivement suivant les différens degrés de température, s'il est prouvé que le blanc ne peut pas supporter la chaleur de la zone torride, que le noir ne peut supporter le froid de la zone glaciale; quel avantage donc il y aurait-il d'être noir, jaune ou blanc?

« Les femmes de la Nubie, dit Bruce, en voyant

la blancheur de ma peau, firent un cri d'horreur, et semblèrent la considérer plutôt comme l'effet d'une maladie, que comme une couleur naturelle ». D'autres femmes se moquèrent de Bruce, sur son nez long et pointu. Chaque peuple a ses préjugés ; nous trouvons la couleur noire plus belle que la blanche; nos peintres haytiens peignent la divinité, les anges en noirs, les mauvais génies et les diables en blanc. Quant à la beauté, elle consiste dans de belles formes et dans la régularité des traits ; et sous ce rapport, nous nous croyons aussi éminemment favorisés que les blancs, leurs propres témoignages étant ici de quelques poids, je vais en rapporter plusieurs.

Bosman vante la beauté des négresses de Juïda ; Ledyard et Lucas celle des nègres Jalofes; Lobo celle des abyssins ; « ceux du Sénégal, dit Andansson, sont les plus beaux hommes de la Nigritie ; leur taille est sans défaut, et parmi eux, on ne trouve point d'estropiés ». Cossigny vit à la Gorée des négresses d'une grande beauté, d'une taille imposante, avec des traits à la romaine. Ligon parle d'une négresse de l'île St-Yago, qui réunissait la beauté et la majesté à tel point, que jamais il n'avait rien vu de comparable. Robert Chasle, auteur du journal du voyage de l'amiral Duquesne, étend cet éloge aux négresses

et mulâtresses de toutes les îles du Cap-Vert; Leguat, Ulloa et Isert rendent le même témoignage à l'égard des négresses qu'ils ont vues; le premier à Batavia, le second en Amérique, et le troisième en Guinée [1].

Bruce, en voyant une jeune personne de la Nubie, s'exprime ainsi : « je fus frappé de son extrême beauté. Tous ses vêtemens consistaient à une chemise bleue qui lui tombait jusqu'aux pieds. Quoique cette jeune personne n'eût pas quinze ans, sa taille était au-dessus d'une taille ordinaire; tous ses traits charmans auraient pu servir de modèle à un peintre. Les dames, continue Bruce, s'aperçurent à quel point j'étais ému de ce que je venais de voir. La fille d'Adelan, me dit alors : vous avez resté si long-temps en Abyssinie, que vous devez faire bien peu de cas des femmes de l'*Atbara;* mais on dit que les femmes de l'Europe sont si blanches, que leur beauté l'emporte, sur celle de toutes les autres. Je n'ai jamais été moins persuadé de cette vérité qu'à présent, lui répondit Bruce ». Il vante aussi la beauté des princes africains; « Amba-Yasous, dit-il, paraissait avoir vingt-six à vingt-huit ans, il était grand et parfaitement bienfait, il avait une

[1] Littérature des Nègres, page 29.

très-belle figure, quoiqu'avec de petits traits, et ses manières étaient extrêmement prévenantes ; en voyant ce prince avec le Roi et Engedan, je croyais voir, dit Bruce, les trois plus beaux hommes, qui eussent jamais frappé mes regards ».

« Les yolofs, dit Mungo Parck, sont actifs, puissans et belliqueux ; leur nez est moins épâté, leurs lèvres moins épaisses, leur peau est très-noire ; et les blancs qui font le commerce d'esclaves, les regardent comme les plus beaux nègres de cette partie du continent.

Les foulahs ont la peau d'un noir peu foncé, les cheveux soyeux et les traits agréables ; ils aiment la vie pastorale et agricole, et se répandent dans les royaumes voisins, pour y être bergers et laboureurs ». En cela, il font beaucoup mieux que les savoyards qui se jettent en France, pour exercer les professions méprisées de ramoneur et de décroteur.

Paterson et le Vaillant découvrent dans le sauvage hottentot, des vertus que l'on chercherait envain chez des peuples civilisés.

« Dans la soirée du 7 Février, dit Paterson, nous apperçûmes un feu sur le penchant d'une montagne ; vers les huit heures, nous rencontrâmes trois caffres qui parurent singulièrement

étonnés

étonnés à notre aspect, car nous étions certainement les premiers hommes blancs qu'ils eussent vu, ils s'en fuirent aussitôt, et donnèrent l'alarme au village. Cependant, quand nous y arrivâmes, les habitans, fidèles à l'usage où ils sont d'exercer l'hospitalité, vinrent nous offrir du lait et un taureau gras. Les cafres, dit ce même voyageur, ont en général cinq pieds dix pouces, à six pieds anglais de hauteur ; ils sont bien proportionnés, et la manière dont ils combattent les lions et les autres bêtes féroces, prouve leur courage : ils ont le teint aussi noir qu'un jay, et les dents blanches comme l'ivoire, leurs yeux sont très-grands.

« Voulez-vous des autorités à l'appui de mon » opinion sur l'infériorité des nègres ? dit l'ex- » colon Mazères, en thèse générale, Fontenelle » vous dira : que les habitans des pays très- » chauds et très-froids, sont incapables des opéra- » tions un peu relevées de l'esprit. L'abbé Dubos, » [dit-il] dans ses réflexions sur la peinture » et la poésie, vous expliquera et vous prouvera » la vérité de cette assertion ».

Que Mazères explique lui-même comment se fait-il que les norwégiens, les suédois, les russes, qui sont dans les pays très froids, et que les

habitans du Sénégal, qui sont dans les pays très-chauds, sont de très-beaux hommes et très-capables des opérations de l'esprit le plus sublime. L'abbé Dubos ne prouve rien, il a puisé ses preuves dans de mauvaises sources, pour un historien, les poëtes et les orateurs : ce n'est point, dit Montesquieu, sur des ouvrages d'ostentation qu'il faut fonder des systèmes ; et j'oserai me permettre d'ajouter, après ce grand homme, ce n'est point par des subtilités d'esprit et par des jeux de mots que l'on doit juger le genre humain.

Pour justifier sa théorie de l'esclavage, Mazères appelle le témoignage de Montesquieu à son secours, et en même temps il calomnie l'auteur de l'Esprit des Lois.

Montesquieu, pour avoir dit que la chaleur énervait le courage, n'a pas imprimé que les nègres étaient une espèce particulière et inférieure aux blancs ; l'expérience démontre au contraire que les effets des climatschauds influent particulièrement sur les blancs, qui éprouvent cet abattement de force et d'esprit, dont parle Montesquieu, tandis que les noirs sous la zone torride, dans leur climat natal, sont fiers et remplis de courage, ce qui est contraire au jugement de Montesquieu ; mais nous respectons les écarts

de ce grand homme : voici comme Montesquieu s'exprime sur le droit affreux de l'esclavage.

« L'esclavage proprement dit, est l'établisse-
» ment d'un droit, qui rend un homme tellement
» propre à un autre homme, qu'il est le maître
» absolu de sa vie et de ses biens ; il n'est pas
» bon par sa nature ; il n'est utile ni au maître
» ni à l'esclave : à celui-ci, parce qu'il ne peut
» rien faire par vertu : à celui-là, parce qu'il
» contracte avec ses esclaves toutes sortes de
» mauvaises habitudes, qu'il s'accoutume insen-
» siblement à manquer à toutes les vertus mo-
» rales, qu'il devient fier, prompt, dur, colère,
» voluptueux, cruel ».

L'immortel Montesquieu, en écrivant ces dernières paroles, songeait aux ex-colons ; il a voulu les peindre d'un seul trait.

Il continue : « Il n'est pas vrai qu'un homme
» libre puisse se vendre, la vente suppose un
» prix, l'esclave se vendant, tous ses biens entre-
» raient dans la propriété du maître ; le maître
» ne donnerait donc rien, et l'esclave ne rece-
» vrait rien, il aurait un *pécule*, dira-t-on, mais
» le *pécule* est accessoire à la personne, s'il n'est
» pas permis de se tuer, parce qu'on se dérobe à
» sa patrie, il n'est pas plus permis de se
» vendre ».

Sur l'esclavage des nègres, Montesquieu s'exprime ainsi : « Si j'avais à soutenir le droit que » nous avons eu de rendre les nègres esclaves, » voici ce que je dirai.

» Les peuples de l'Europe ayant exterminé » ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en » esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir » à défricher tant de terres ».

Si les ex colons n'étaient pas aveuglés par leurs passions, ils auraient senti tout l'amertume qu'il y a dans cette ironie.

Comment peuvent-ils avoir l'impudence de citer Montesquieu pour justifier leur affreuse théorie ? Quoi ! parce qu'il aurait écrit que la chaleur énervait le courage, s'en suivrait-il que tous les peuples qui habitent les climats chauds, seraient inférieurs aux peuples des climats froids et devraient être leurs esclaves ? Je soutiens que c'est une théorie très-fausse, qu'elle est absurde, chaque homme ayant reçu de la nature une complexion relative au pays et au climat qui l'ont vu naître ; pour me convaincre que les blancs seraient d'une nature supérieure aux noirs, il faudrait pouvoir me prouver que les blancs pourraient résister à l'influence des climats, qu'ils pourraient habiter sous le soleil brûlant de l'équateur, comme sur les glaces des pôles, sans

éprouver aucune altération ni changement dans leur complexion physique ; mais il est prouvé par des faits et des autorités irrécusables, qu'ils ne peuvent résister à peine trois mois dans les climats chauds sans dégénérer.

Demanet et Imlay remarquent que les descendans des portugais établis au Congo, sur la côte de Sierra-Léone et sur d'autres point de l'Afrique, sont devenus nègres ; ce qui prouve dit M. Grégoire, l'ascendant du climat sur la complexion et la figure.

Les français ont-ils donc déjà oublié les funestes effets de la chaleur brûlante du royaume d'Hayti, et du froid glacial de l'empire Russe, pour discourir aussi légèrement ? J'ai vu des milliers de français qui pouvaient être de très-vigoureux et de très-braves soldats dans leur contrée ; je les ai vu, dis-je, et je m'en rappelle encore, étendus sur la poussière, présenter le comble de la misère et de la faiblesse humaine ! Où est-donc cette prétendue supériorité des blancs sur les noirs ? Où est donc cette prétendue théorie de Montesquieu qui nous condamne inévitablement à l'esclavage ?

Les ex-colons se contredisent sans cesse, quand il s'agit de leurs intérêts, ils sont sans scrupule ; s'agit-il de prouver la supériorité des blancs sur les noirs, ils vous disent que les peuples de

la zone torride, en ardeur et en puissance, le cèdent tous aux peuples des zones tempérées; ils vous disent effrontément que les noirs sont mous, efféminés, amis du repos; voyez les nègres dit cet impudent de Mazères, tout leur mouvement sont des efforts, un porte-faix d'Europe soulève des fardeaux que deux noirs soulèveraient à peine; mais s'agit il de l'abolition de la traite et de l'esclavage des noirs dans les colonies, vous les voyez tout-à-coup changer de langage! Ecoutez ces chenapans, *point d'esclavage point de colonie!* la terre des Antilles ne peut-être cultivée que par des nègres; ils sont déjà habitués en Afrique dans l'ardeur du soleil; eux seuls peuvent résister aux travaux de la culture, l'européen ne pourrait y tenir, il succomberait bientôt sous l'influence du climat et du travail!

C'est alors qu'ils se souviennent de nos pénibles labeurs; qu'ils récapitulent la masse d'or qu'ils pouvaient extraire de notre sang, pendant les dix années de vie et de tortures, qui étaient le terme supposé de notre existence; notre genre de vie, trois heures de sommeil dans les *vingt-quatre heures,* pour habillement quelques haillons, pour nourriture quelques racines cultivées sur le terrein le plus ingrat de l'habitation, dans nos heures de repos; tout bien récapitulé, les colons

supputent ensuite ce que le travail d'un blanc pourrait leur rendre, le pécule qu'il faudrait lui donner, les heures du repos, les vêtemens, une nourriture plus saine et plus abondante; et ce qui est bien plus cruel pour un colon, c'est d'être obligé de traiter le blanc avec un peu plus d'humanité que le nègre, de ne pouvoir le torturer suivant ses caprices; tout bien compté et mûrement réfléchi, il leur faut des nègres, des esclaves; pour en avoir, il n'est point de calomnies, de subterfuges et de mensonges que ces odieux brigands n'inventent pour obscurcir la vérité, afin de perpétuer leur abominable système colonial!

C'est ainsi que Mazères, après avoir fait tous ses efforts, en employant le raisonnement le plus absurde pour nier l'identité de l'espèce humaine, veut encore que les africains de la partie septentrionale de l'Afrique soient d'une autre espèce que les africains de la partie méridionale.

Ainsi après avoir prouvé l'identité des nègres avec les blancs, il me faudrait encore prouver l'identité des africains avec les nègres, et probablement aussi l'identité des haytiens avec ces derniers; quant à moi, ayant reçu le jour d'une africaine, je me crois très-identifié avec les africains; j'aurai désiré que Mazères nous eût démontré si les peuples du midi de l'Europe forment une espèce

particulière d'avec les peuples du Nord, s'il y a identité entre les français et les laponais, et les espagnols avec les russes ; quels misérables sophismes ! quelles puérilités ! Mazères a cru, sans doute, par ses subterfuges, éviter les objections que l'on pourrait lui faire sur l'ancienne civilisation des peuples de la partie septentrionale de l'Afrique, ou bien comme il y a encore des nations de l'Europe qui font l'odieux trafic des hommes; et comme elles ne peuvent pas faire la traite des égyptiens, ni des marocains il importe peu aux ex-colons de leur attribuer quelques facultés et d'en faire une espèce séparée des habitans du Sénégal, du Monomotapa et du Zanguebar, qui sont selon eux des brutes propres à faire des esclaves !

Les ennemis des africains veulent persuader que depuis cinq à six mille ans que le monde existe l'Afrique a toujours été plongée dans la barbarie, et que l'état d'ignorance est inhérent à la nature de ces habitans. Ont-ils donc oublié que l'Afrique a été le berceau des sciences et des arts? s'ils feignent de l'oublier, c'est à nous de les en faire ressouvenir !

Je ne ferai qu'une esquisse rapide de l'histoire, pour y puiser les argumens et les rapprochemens

qui

qui me sont nécessaires pour réfuter les calomnies des ex-colons ; malgré que je n'aie pas eu le bonheur de faire mes études, comme ce fat de Mazères ; sans avoir été en sixième, je crois que l'histoire de l'homme, aux yeux du philosophe, à quelques exceptions près, est pour ainsi dire la même, dans tous les temps, tous les âges, et dans les diverses régions du monde.

D'abord l'on voit que les pays les plus voisins du berceau du genre humain furent les premiers peuplés et les premiers civilisés ; les peuples se communiquèrent ensuite de proche en proche les premiers rayons des lumières : chez les premiers l'on voit briller déjà les sciences et les arts, et chez les autres quelques étincelles, tandis que toute la terre était couverte d'épaisses ténèbres, et même encore ignorée des hommes. L'on voit le flambeau des lumières parcourant le globe, s'allumer pour des peuples et s'éteindre pour d'autres ; des empires puissans s'élever et disparaître ; les peuples succombant les uns les autres, montrer ainsi à nos yeux des exemples frappans sur l'instabilité des choses humaines ! D'après la version des Septante, il y avait déjà 1656 années qu'une partie de l'Asie et de l'Afrique était peuplée, que l'Europe était encore inconnue aux hommes ; ce

n'est qu'après le déluge, que des trois enfans de Noé sont sorties toutes les nations qui peuplèrent la terre, *Sem* l'Asie, *Cham* l'Afrique, et *Japhet* l'Europe ; suivant les annales et les traditions de tous les peuples, l'Egypte fut le premier pays civilisé du monde, et le berceau des sciences et des arts, « *C'est de ce foyer primitif*, dit M. Lesage, d'où bien certainement est parti l'étincelle antique, qui par la suite des siècles a engendré toute la masse de lumière qui éclaire aujourd'hui l'Europe ».

Tout le monde sait que les grecs si polis, ces modèles du goût étaient dans la plus grossière ignorance, qu'ils se nourrissaient d'herbes et de glands à l'imitation des bêtes, lorsqu'ils furent civilisés par des colonies égyptiennes ; alors tout le reste de l'Europe était encore inconnu et les peuples qui l'habitaient étaient certainement aussi barbares, aussi ignorans, aussi abrutis que le sont peut-être aujourd'hui les peuples du Benin, du Zangnebar et du Monomotapa.

Mais Inachus, Cécrops et Lelex, au lieu de faire la traite des blancs, en enseignant aux grecs le vol, le pillage et l'incendie, au lieu de leur fournir des armes, des munitions de guerre, des liqueurs fortes pour égarer leurs raisons et les porter à se vendre les uns les autres ; au lieu, dis-je,

de les exciter à ce trafic inhumain, leur apportèrent le blé, leur enseignèrent l'agriculture, les sciences et les arts des égyptiens; au lieu de discuter avec ces grecs ignorans pour leur démontrer leurs infériorités physiques et morales, ils leur enseignèrent à les imiter dans l'art de la société, et bientôt même à les surpasser ! Athènes, Sparte, Corinthe florissaient que le reste de l'Europe était encore barbare.

Vers la fin du 9eme siècle, avant Jésus-Christ, une colonie Tyrienne, fondée par Didon, bâtit Carthage; et 138 ans après, Rome, cette maîtresse du monde, fut fondée par une poignée de brigands; les romains se modelèrent sur les grecs; les décemvirs rédigèrent, les lois des XII tables sur celles des athéniens, qui sont le fondement du droit romain; de l'Italie les lumières passèrent lentement dans les Gaules, qui furent domptées par Jules César, l'an 696 de Rome, et 58 ans avant Jésus-Christ.

Alors les gaulois, comme la plupart des européens, étaient encore idolâtres, plongés dans la plus crasse ignorance, pratiquant des coutumes superstitieuses et barbares; le monde, cependant, avait déjà près de 4000 ans d'existence, et ces peuples de l'Europe n'avaient pu recueillir une seule étincelle de lumière; *vainement une ceinture de civili-*

sation la bordait dans sa partie méridionale; la lumière ne pouvait pénétrer dans les sombres forêts des Gaules et dans l'esprit de ses grossiers habitans. Les éthiopiens, les égyptiens, les phéniciens, les carthaginois, les grecs, les romains avaient fait retentir le monde du bruit de leur sagesse, de leurs lois et de leur gouvernement, que les gaulois étaient encore demeurés dans leur ignorance primitive. D'immenses forêts, des hautes montagnes, le passage des lacs, des fleuves, la rigueur des climats froids, la barbarie des peuples arrêtaient l'introduction des lumières dans le nord de l'Europe; tandis que des causes différentes, mais d'une même nature, empêchaient la civilisation des peuples du midi de l'Afrique.

Il était très-difficile aux égyptiens et aux carthaginois de communiquer avec les nations africaines du midi, qui sont séparées d'eux par l'immense désert du Sahara; la difficulté de traverser ces sables mouvans qui engloutissent quelquefois des caravanes entières, le défaut d'eau et de subsistance, sous un soleil brûlant, étaient autant d'obstacles qu'il fallait franchir; c'est ce qui engagea sans doute les carthaginois d'envoyer des colonies par mer sur les côtes de l'Océan. *Hanon* par ordre du sénat de Carthage répandit 30,000 carthaginois depuis les colonnes

d'Hercule jusqu'à Cerné, au 25e degré de latitude Nord, c'est-à-dire jusqu'au Cap de Badajor, limite de la navigation des anciens dans cette partie de l'Afrique.

« C'est un beau morceau de l'antiquité que la relation d'Hanon, dit Montesquieu, les choses sont comme le style, il ne donne point dans le merveilleux : tout ce qu'il dit du climat, du terrein, des mœurs, des manières des habitans se rapporte à ce qu'on voit aujourd'hui dans cette côte d'Afrique ; il semble [dit-il] que c'est le journal d'un de nos navigateurs.

» Les carthaginois, continue Montesquieu, étaient sur le chemin des richesses, et s'ils avaient été jusqu'au 4e degré de latitude Nord et au 15e de longitude, ils auraient découvert la Côte-d'Or et les côtes voisines. Ils y auraient fait un commerce de toute autre importance que celui qu'on y fait aujourd'hui ; que l'Amérique semble avoir avili les richesses de tous les autres pays ; ils y auraient trouvé des trésors qui ne pouvaient être enlevés par les romains ».

Les ex-colons voyent le mépris que Montesquieu avait pour la traite des nègres, qui a avili [dit-il] les richesses de tous les autres pays ; Mazères, qui s'appuie souvent sur le témoignage de Montesquieu, ne recusera pas celui-ci sans doute.

Je crois que la destruction de Carthage, par les romains, est une des principales causes qui ait empêché que l'Afrique ne fût entièrement civilisée, joint à l'invasion des barbares du Nord.

« C'est au commencement du cinquième siècle, dit M. Lesage, dans son savant ouvrage, que le pied barbare foula pour la première fois cette terre embellie par plusieurs siècles de civilisation. Genséric avec les vandales, en chassa les romains et bâtit son trône sur les ruines mêmes de l'ancienne Carthage. Mais si les vandales arrachèrent l'Afrique à l'empire d'Occident, ils s'en virent dépouiller à leur tour par l'empire d'Orient, qui jetta un lustre éphémère sous le génie du célèbre et malheureux Bélisaire. Ce dernier triomphe ne fut pas long, et l'Afrique échappa de nouveau à la civilisation, pour rentrer encore dans la possession des barbares. Elle avait succombé d'abord sous une invasion du Nord; cette fois ce fut sous une invasion du Midi, sous les terribles Sarrasins qui faisaient tout plier, sous leur fanatisme et leur courage ».

L'établissement du mahométisme, l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, brûlée par Omar, achevèrent de détruire les restes de l'ancienne civilisation africaine; les muses effrayées prirent la fuite; les lettres disparurent, les

monumens furent détruits et mutilés ; la lumière morale s'éteignit ; et l'invention de la traite, ces odieux trafic, de crimes et de sang, vint mettre le comble aux grandes calamités qu'avait déjà éprouvé cette malheureuse contrée.

Tandis que l'ignorance couvrait de son voile lugubre cette antique patrie des sciences et des arts, l'Europe plus heureuse soulevait son bandeau : aidés par les lumières du christianisme, le grand Alfred et Charlemagne commencèrent à policer leur peuple ; parlerai je des époques célébres de Léon le Grand, des Médicis, ces immortels protecteurs des sciences et des arts ? Pierre le Grand, au 17e siècle, vint encore ajouter la Russie à la civilisation européenne.

Malgré le témoignage de l'histoire, tous les calomniateurs des noirs indistinctement affirment que l'ignorance et la barbarie sont des vices inhérens à la nature des africains ; ils disent que de tout temps, cette partie du globe eut des esclaves ; que ce fléau est indigène à cette terre de malédiction. Ces indignes enfans de *Japhet*, oubliant ainsi leur propre histoire, calomnient leurs frères, et leur reproche cet état d'ignorance et de barbarie dans lequel ils ont été plongés eux-mêmes pendant plus de cinq mille ans.

De tout temps, disent-ils, il y eut des esclaves en Afrique ; mais il y en eut aussi de tout temps

en Europe, et il en existent encore ; les grecs, les romains, les gaulois, les germains, tous les peuples eurent des esclaves ; le sort affreux des illotes dans l'ancienne Grèce nous représente assez quelle était notre situation dans ce pays, sous l'abominable régime colonial. Pourquoi reprochent-ils aux africains leur barbarie et leur ignorance ? Les européens n'ont-ils pas été également ignorans et barbares avant d'être civilisés ? Malgré que les assertions des ex-colons doivent nous être bien suspectes, surtout celles d'un Palissot de Beauvois qui a eu l'infamie de nous ranger dans la classe des orang-outangs, et qui n'a jamais cessé de nous calomnier ; il est possible qu'il existe encore chez plusieurs peuples de l'Afrique des coutumes superstitieuses et barbares ; il est possible que les béniniens sacrifient des victimes humaines, et que d'autres nations massacrent leurs prisonniers ; je suis loin de vouloir diminuer l'horreur qu'inspirent ces monstrueuses pratiques, et mon cœur en gémit ; mais c'est le résultat de la profonde ignorance de ces peuples, et ce n'est que par le secours de la civilisation que l'on pourra les faire disparaître successivement.

Il est bien étonnant que les ex-colons veulent juger les africains sur quelques traits de superstition

tion et de barbarie, s'ils avaient jeté un coup-d'œil sur l'histoire et sur eux-mêmes, ils auraient eu la conviction que ce n'est pas seulement les nègres qui ont été ignorans, superstitieux, cruels et barbares, mais que les blancs l'ont été également; je retrouve chez les européens les mêmes pratiques superstitieuses et barbares que les ex-colons reprochent aux africains; il n'est pas même jusqu'à l'épreuve à l'eau rouge du roi de *Sherbro* qui se trouve dans la loi Salique, qui admettait l'usage de la preuve par l'eau bouillante, ensuite vint la preuve par le combat judiciaire.

Faut-il que ce soit un insulaire illetré qui leur rappelle sans cesse l'histoire du genre humain ?

Dans les premiers âges du monde les offrandes étaient simples; les premiers hommes, *dit Porphire,* ne sacrifiaient que de l'herbe; lorsqu'ils furent livrés à l'agriculture, les prémices des récoltes et les plus beaux fruits de la terre étaient offerts à la divinité; par la suite, on immola des animaux; ces sacrifices se multiplièrent; et dans les calamités publiques, ce sang paraissant trop vil, on fit couler celui des hommes; cet usage barbare et presque universel remonte à la plus haute antiquité.

Les gaulois aussi bien que les autres peuples de l'Europe étaient livrés à ces pratiques superstitieuses et barbares ; les plus solennelles de toutes les cérémonies des druides étaient celles de cueillir le gui de chêne. Je vais rapporter quelques unes des principales maximes des druides, qui ont été conservées par la tradition, parce qu'ils ne les écrivaient jamais.

« Le gui doit être cueilli avec un grand respect, toujours s'il est possible, le dixième jour de la lune, et il faut se servir d'une faucille d'or pour le couper.

» Dans les occasions extraordinaires, il faut immoler un homme. On pourra prédire l'avenir selon que le corps tombera, selon que son sang coulera, ou selon que la plaie s'ouvrira.

» Les prisonniers de guerre doivent être immolés sur des autels, ou être renfermés dans des paniers d'osier, pour être brûlés vifs en l'honneur des dieux.

» Tous les pères de famille son rois dans leurs maisons ; ils ont puissance de vie et de mort sur leurs femmes, leurs enfans et leurs esclaves ».

Telles étaient les horribles maximes des prêtres gaulois ; ils sacrifiaient des victimes humaines à *Esus* et à *Teutatès ;* ils massacraient et brûlaient leurs prisonniers de guerre dans des paniers

d'osier ; les pères de famille exerçaient l'horrible pouvoir de vie et de mort sur leurs femmes, leurs enfans et leurs esclaves. Cette dégradation, dans laquelle les gaulois étaient plongés, est attestée par César, Tacite, Lactance et Lucain. Ce fut sous l'empire de Claude, l'an 50 de Jésus-Christ, que ces abominables coutumes furent abolies ; et l'ordre des druides ne cessa d'exister qu'au temps où le christianisme triompha entièrement des superstitions des gaulois.

Les peuples du Nord qui reçurent plus tard les lumières conservèrent ces monstrueuses pratiques jusqu'au neuvième siècle ; ils ignoraient encore les arts qui avaient adouci les mœurs des grecs et des romains. Les peuples du Nord croyaient que le nombre trois était chéri des dieux ; chaque neuvième mois, ou trois fois trois, on renouvelait les grands sacrifices ; ils duraient neuf jours, et l'on immolait neuf victimes, soit hommes, soit animaux.

Dans les temps de guerre, on choisissait les victimes parmi les captifs ; et pendant la paix, parmi les criminels. Neuf personnes étaient immolées ; la volonté des assistans et le sort combinés ensemble réglaient le choix ; les malheureux que désignait le sort étaient traités avec tant d'honneur par l'assemblée, on leur prodiguait tellement de

caresses et de promesses pour la vie à venir, qu'ils se félicitaient quelquefois eux-mêmes de leur destinée. Le choix ne tombait pas toujours sur un sang vil ; plus les victimes étaient chères, plus on croyait racheter la bienveillance divine. L'histoire du Nord est féconde en exemples de rois et de pères qui ont fait taire la nature pour obéir à cette coutume barbare.

Lorsque l'on immolait des hommes, ceux que l'on choisissait étaient couchés sur une grande pierre, où ils étaient étouffés ou écrasés : quelquefois on faisait couler leur sang, et l'impétuosité avec laquelle il jaillissait était l'un des présages les plus respectés ; on ouvrait aussi le corps de ces victimes pour consulter leurs entrailles, et démêler dans leurs cœurs la volonté des dieux, les biens et les maux à venir. Les tristes restes des objets sacrifiés étaient ensuite brûlés ou suspendus dans un bois sacré, voisin du temple ; on répandait le sang en partie sur le peuple, en partie sur le bois sacré ; on en arrosait les images des dieux, les autels, les bancs et les murs du temple au dedans et au dehors.

Près du temple était un puits ou une source profonde, on y précipitait quelquefois une victime dévouée à *Frigga*, déesse de la terre ; elle était agréable à la déesse, si elle allait prompte-

ment au fond, la déesse alors l'avait reçue. Dans le cas contraire, la déesse la refusait, et on la suspendait dans la forêt sacrée. Près du temple d'Upsal, on voyait un bois de cette espèce, dont chaque arbre et chaque fruit étaient regardés comme la chose la plus sainte ; ce bois, nommé le bois d'*Odin*, était rempli des corps des hommes et des animaux que l'on avait sacrifié ; on les enlevait quelquefois pour les brûler en l'honneur de *Thor* ou le soleil, et l'on ne doutait pas que l'holocauste ne lui eut été agréable, lorsque la fumée s'élevait directement ; lorsque l'on immolait une victime, le prêtre disait : *Je te dévoue à Odin, je t'envoie à Odin, ou je te dévoue pour la bonne récolte, pour le retour de la bonne saison ;* la cérémonie se terminait par des festins où l'on déployait toute la magnificence connue dans ces temps-là. Les rois et les principaux seigneurs portaient les premiers des santés ou saluts en l'honneur des dieux ; chacun buvait ensuite en faisant sa prière et son vœu,

C'en est assez pour les ex-colons, que Mazères et Pallissot de Beauvois étudient l'histoire de leurs ancêtres, dans laquelle nous avons puisé ces faits, et ils cesseront de s'étonner de l'ignorance superstitieuse et barbare des africains ; ils cesseront, dis-je, de s'étonner, que *Jabou* capi-

taine des gardes du Roi de Benin, ait sacrifié trois hommes dans une fête, où Pallissot de Beauvois a assisté; n'est-il pas même très-probable que Pallissot de Beauvois ait contribué pour quelque chose dans cet horrible sacrifice, en fournissant à *Jabou* des liqueurs fortes pour l'ennivrer, et en égarant sa raison, le porter à lui procurer quelques esclaves? Je suis d'autant plus fondé dans cette assertion, que Pallissot de Beauvois dit que *Jabou* avait un grand nombre d'esclaves, et ce ne pouvait être que dans l'intention d'en obtenir, que Palissot se trouvait chez le capitaine des gardes du Roi de Benin; il aurait dû au moins par *humanité* acheter ces trois victimes, et empêcher son hôte de commettre ce crime horrible!

Il appartient bien aux ex-colons et aux marchands et trafiquans de chair humaine, de vouloir décrire les mauvais traitemens que les africains ignorans font éprouver à leurs infortunés esclaves; quand eux-mêmes qui sont civilisés, et qui ont reçu des lumières, ont exercé les cruautés les plus inouies sur les malheureux esclaves; qu'ils jettent un regard sur les horreurs de la traite et sur les crimes dont ils se sont rendus coupables dans les colonies, et ils verront comme ils sont doublement odieux de calomnier ces infortunés afri-

cains ! ce sont ces hommes de sang, ces ex-colons, couverts de crimes, qui osent encore nous calomnier ; c'est eux, comme le dit M. Sismonde de Sismondi, qui reprochent aujourd'hui aux africains la barbarie qu'ils ont créée ; ils veulent qu'on juge ces peuples sur les crimes qu'ils ont excités et qu'ils ont payés !

Ecoutez le langage de ce fourbe de Mazères, considérez l'Afrique, dit-il, considérez son inaltérable, je dirai presque son ineffaçable barbarie; qu'a-t-elle fait ? Qu'a-t-elle imaginé ? Qu'a-t-elle perfectionné ? *lorsque la lumière européenne* brillait par torrens sur ses bords méditerranéens, et depuis qu'elle en reçoit les rayons affaiblis par des voies si nombreuses !

Qu'a-t-elle fait, ose demander cet impudent, lorsque les lumières brillaient par torrens sur ses bords africains ? Ce qu'elle a fait ! elle a civilisé l'Europe, et c'est à la race nègre, aujourd'hui esclave, dit Volney, que les européens doivent les arts et les sciences, et jusqu'à l'art de la parole !

Je demande à mon tour, depuis que l'Europe civilisée est devenue la patrie des sciences et des arts, depuis qu'elle a été éclairée des lumières du christianisme, qui enseignent aux hommes la charité, l'humanité envers leurs prochains, qu'a-t-elle fait pour civiliser l'Afrique, cette contrée

infortunée que ce monstre de Mazères à l'impudeur d'appeller une terre de malédiction ? Ce que l'Europe a fait ! elle a établi cet effroyable commerce d'hommes qui a corrompu la population africaine ; les progrès de la vie sociale, l'agriculture, la morale, les lumières ont été étouffés par les effets de cet odieux trafic ; elle a fait naître la désolation, la barbarie et tous les genres de crimes et de brigandages auxquels la société humaine puisse être réduite, les larmes, la misère, le sang des africains crient vengeance et demandent justice à la nature entière ! et les auteurs de leurs maux osent dire *que l'Afrique a résisté aux enseignemens de la nature, comme à ceux des hommes, lorsque la lumière européenne brillait par torrens sur ses bords méditerranéens, et depuis qu'elle en reçoit les rayons affaiblis par des voies si nombreuses.*

Grand Dieu ! quelle lumière ! quelles voies pour civiliser et éclairer des hommes que celles de la traite ! . . . . . .

Ce comble d'audace et de méchanceté soulève mon âme d'indignation !... Je m'arrête, j'allais maudire l'Europe et les auteurs de cette horrible invention : généreux Sismonde de Sismondi, Wilberforce, Clarkson, et vous tous européens sensibles

et

et vertueux ; rassurez-vous, l'excès des maux que nous avons éprouvés ne peuvent nous rendre ni injustes ni ingrats ; ce n'est qu'à cette classe d'hommes féroces et barbares, ennemis du genre humain, que je puis imputer toutes nos infortunes ; c'est contr'eux seuls que je dirige mes écrits ; ils ont pendant assez long-temps dénigré, calomnié et torturé mes semblables ; qu'il me soit donc permis d'user envers eux du juste droit de représailles, en repoussant leurs odieuses calomnies ; jamais, non jamais, nous ne leur dirons autant d'injures, ni nous leur ferons la millième partie des maux dont ils nous ont accablé pendant des siècles.

Vils calomniateurs des africains, dites-nous qui a pu donc les empêcher de se livrer aux enseignemens de la nature et des hommes, si ce n'est votre infâme avarice et votre cupidité ? N'est-ce pas vous qui les avez détourné des douceurs de la vie pastorale et agricole, pour les livrer à la plus horrible de toutes les corruptions ? La nature a-t-elle pu jamais enseigner à un père de vendre ses enfans, et à ceux-ci les auteurs de leurs jours ? Prétendez-vous aussi que les hommes puissent se civiliser et s'éclairer avec de pareils instituteurs, tels que ces barbares,

marchands et trafiquans de chair humaine qui enseignent, pour préceptes de morale, aux africains le vol, le pillage et l'incendie, qui leur fournissent au lieu de livres d'éducation, des liqueurs fortes, des verroteries, des armes et des munitions de guerre pour s'entre détruire ? et vous avez encore l'impudeur de parler des lumières européennes qui brillaient par torrens, dites-vous, sur ces bords africains? ah! ce n'est pas ainsi que vos barbares ancêtres ont été civilisés! au lieu de ces indignes moyens, lorsque les européens auront introduit les lumières dans l'Afrique, en y envoyant de savans professeurs et d'habiles artistes, lorsqu'ils y auront fait naître l'agriculture, l'industrie, les sciences et les arts, si les africains ne profitent pas de leurs leçons, en s'elançant dans la carrière de la civilisation, alors vous pourriez avoir raison de dire que nous sommes d'une espèce inférieure à la vôtre, et nous reconnaîtrions sans murmurer l'injustice du sort. Mais non, que dis-je? la gloire immortelle de civiliser une des quatre parties du monde, de rendre cent millions d'africains à la soeiété européenne, ce grand œuvre qui doit surpasser tout ce que les peuples des temps antiques et modernes ont fait de grands et de glorieux, qui doit obscurcir tous les genres de gloire, appartient à la

magnanime et généreuse Angleterre ! cet œuvre grand et vraiment sublime est déjà commencé !... Vaine gloire des conquérans disparaissez ! Destructeurs des humains humiliez vous ! vos triomphes ont été flétris, ils sont souillés de larmes, de crimes et de sang, la postérité les condamne ; mais la vraie gloire, la gloire de l'Angleterre est éternelle, et ses bienfaits survivront encore au bout des siècles dans la mémoire des hommes !

« Les portugais, dit Mazères, ont essayé de policer le congo au moyen du christianisme ; le congo est resté aussi barbare qu'il l'était lorsqu'on y fit cet essai. l'Abyssinie a reçu le chistianisme, il est dégénéré au point d'être méconnaissable ».

De toutes les calomnies des ex-colons, rien n'égale l'impudence de celle-ci. Parce que le christianisme a civilisé l'Europe, il aurait dû aussi civiliser l'Afrique et l'Amérique : mais les blancs, ont-ils suivi l'esprit de l'évangile envers les infortunés africains et américains ? Les blancs n'ont suivi l'esprit de l'évangile qu'envers les blancs, et le christianisme a civilisé l'Europe ; sa douceur, son humanité, sa charité ont adouci les mœurs de ses barbares habitans ; mais l'avarice, la cupidité, et surtout le fanatisme des européens, nous ont fait considérer comme des bêtes de somme ; et le christianisme, la religion d'un Dieu de paix

et de charité, a été le prétexte que les hommes se sont servi pour exterminer les infortunés américains, et pour en faire des chrétiens, les malheureux africains ont été plongés dans le plus cruel esclavage. C'est ainsi qu'ils ont déshonoré le christianisme au lieu d'avoir travaillé à sa propagation.

L'autorité de Montesquieu étant d'un grand poids pour les ex-colons, je vais rapporter son opinion à cet égard; là voici :

« J'aimerais autant dire que la religion donne à ceux qui la professent un droit de réduire en servitude ceux qui ne la professent pas, pour travailler plus aisément à la propagation. Ce fut cette manière de penser qui encouragea les destructeurs de l'Amérique dans leurs crimes. C'est sur cette idée qu'ils fondèrent le droit de rendre tant de peuples esclaves; car ces brigands qui voulaient absolument être chrétiens étaient très-dévots.

» Louis XIII se fit une peine extrême de la loi qui rendait esclaves les nègres de ses colonies : mais quand on lui eut bien mis dans l'esprit que c'était la voie la plus sûre pour les convertir, il y consentit ». On peut très-bien présumer que ce fut la même cause qui empêcha d'abord Louis XVIII, de nos jours, d'abolir la traite des noirs.

Je vais mettre sous les yeux des ex-colons des

faits qu'ils ne pourront récuser ; je leur ferai voir comme des hommes impies et pervers se sont servi de la religion pour assouvir leurs passions effrénées et persécuter les humains !

A Hayti, par exemple, sous l'affreux régime colonial, n'avions-nous pas des prêtres catholiques, apostoliques et romains dans toutes les paroisses de la colonie ? N'étions-nous pas aussi ignorans que les congos et les abyssins peuvent l'être ? Pourquoi n'étions-nous pas policés, nous professions cependant le christianisme ? C'est parce que les prêtres étaient autant d'instrumens payés et employés par les ex-colons pour nous tenir dans un état d'abjection, pour nous empêcher de secouer le joug de l'esclavage ; ces prêtres nous représentaient sans cesse dans leurs sermons que les blancs étaient des êtres d'une nature supérieure à la nôtre ; ils nous prêchaient le respect, la soumission, l'humanité envers les blancs ; ils nous consolaient des tortures et des châtimens que nous éprouvions, en nous disant qu'il fallait souffrir et endurer des peines dans ce monde, pour être plus heureux dans l'autre ; ils nous façonnaient ainsi dans l'esclavage, et nous accoutumaient à en supporter le joug. Les ex-colons ne démentiront pas la vérité de ces assertions ; ils savent très-bien l'empire qu'avaient alors les prêtres, et quelle était leur

utilité pour les ex-colons ; car ils proposent encore dans tous leurs écrits, comme un sûr moyen de nous ramener dans l'esclavage, de nous envoyer des prêtres pour nous entraîner dans l'abîme, sous le manteau respectable de la religion; mais qu'ils sachent que nous avons brisé les hochets de la superstition avec les chaînes de l'esclavage.

Dans les pays où les prêtres trouvèrent des obstacles pour asseoir leur puissance, ils devinrent intolérans; ces fanatiques, s'éloignant de la morale évangélique de notre divin sauveur, jetèrent le trouble dans les familles, excitèrent les guerres civiles dans les royaumes; pour parvenir à se saisir de l'autorité, des peuples furent exterminés; d'autres plus heureux, fatigués d'être en butte à la persécution et à la tyrannie de ces fanatiques, les chassèrent de leurs contrées. Ex-colons, c'est de cette manière que l'Amérique, le Congo, l'Abyssinie, la Chine, le Japon, reçurent les lumières du christianisme ! Tous les maux qui désolent le genre humain sont l'ouvrage des hommes ; non contens de les avoir créés, ils calomnient encore l'auteur de la nature.

Il fallait donc introduire en Asie, en Afrique et en Amérique le christianisme, comme il s'est introduit en Europe, avec cet esprit de paix, d'humanité et de charité, que l'évangile prescrit

aux hommes, il fallait nous considérer comme vos frères, et non pas comme des bêtes de somme condamnés à une servitude plus cruelle que la mort même; alors le christianisme, au lieu de disparaître dans les pays où il avait déjà jeté de profondes racines, au lieu de dégénérer dans d'autres au point d'être méconnaissable, se serait répandu sur toute la terre, et aurait fait le bonheur du genre humain.

« On ne croira jamais, dit Montesquieu, que c'eut été la pitié qui eût établi l'esclavage dans le paganisme, et pourra-t-on jamais croire que ce fut pour rendre chrétiens les peuples de l'Afrique et de l'Amérique, que les européens les massacrèrent et les plongèrent dans le plus dur esclavage » ?

Ce n'est plus aujourd'hui la pitié des payens, ni le fanatisme des chrétiens, qui autorisent le droit affreux de l'esclavage; mais suivant les ex-colons, *c'est la prudence, l'équité et l'humanité;* l'abolition subite de la traite, dit Palissot de Beauvois, sans aucune modification, ni aucun tempéramment est contraire aux lois sociales; telles sont les horribles maximes que cet homme de mauvaise foi n'a pas eu honte d'imprimer, et que Mazères son vil flatteur n'a pas rougi de citer comme un témoignage respectable. C'est ainsi que la pitié, la religion, l'humanité, les senti-

mens les plus doux ont servi de prétextes pour assouvir les passions, l'orgueil, la rapacité et la méchanceté des hommes.

Pour achever de réfuter les calomnies de Mazères, je vais jeter un coup-d'œil sur la situation de l'Afrique, et c'est par le témoignage même des voyageurs qu'il a cités, que je vais le convaincre d'imposture et de calomnies envers les africains.

J'éprouve ici le plus grand regret de ne pas avoir étudié la langue anglaise, et je suis bien privé de ne pouvoir renforcer mes assertions, par l'autorité respectable des hommes célèbres, tels que MM. Clarkson, Wilberforce, Stephen, et en général tous les vertueux philantropes de la grande et magnanime nation britannique, qui ont employé leurs talens, leurs veilles et leurs travaux, pour le bonheur et la perfection de l'espèce humaine.

Les assertions de M. Sismonde de Sismondi sont fondées, non seulement sur le témoignage universel des voyageurs, mais sur la connaissance profonde qu'il a des hommes et des choses; je suis plus à même d'apprécier la justesse de ses argumens, que la plupart des européens qui ne connaissent que très-imparfaitement le caractère

et

et les mœurs des africains et des haytiens leurs descendans.

Oui, « Je soutiens avec M. Sismonde de Sismondi que l'Afrique est habitée par une race d'hommes nombreuse, active, industrieuse et accoutumée au commerce ».

Mazères s'étonne et ne peut comprendre pourquoi il n'existe pas de villes florissantes sur la côte du Sénégal et de la Guinée ; il feint aussi d'ignorer quel est ce mur d'airain qui écarte les savans et les commerçans de ce pays mystérieux ; il demeure confondu de surprise ; il croit rêver : *Mais qu'est-ce que ce mur d'airain*, dit-il, *dont vous nous parlez, si ce n'est une barbarie qui résiste à tous les exemples, à tous les enseignemens et qui repousse la lumière par toutes les voies où elle pourrait pénétrer.*

Si Mazères avait lu les voyageurs dont il a cité les noms, ou du moins si son âme gangrenée par ses passions lui avait laissé l'usage de la réflexion et de la raison, il aurait pu discerner les causes qui empêchent qu'il existe des villes florissantes sur les côtes du Sénégal et de la Guinée ; il aurait aussi découvert qu'est-ce que ce mur d'airain qui écarte les savans de ce pays

mystérieux, qui promet aux uns sa poudre d'or et son ivoire, aux autres ses antiques secrets.

Il n'existe pas de ville sur la côte du Sénégal et de la Guinée, parce que cet esprit d'avarice et de cupidité qui excite les européens à parcourir la vaste étendue des mers pour chercher des contrées nouvelles ou imaginaires, les a fixé en Afrique sur les côtes; là, ils attendent la poudre d'or, l'ivoire, et surtout les malheureux esclaves; là, ils n'inventent que les moyens de pouvoir s'en procurer n'importe à quelque prix que ce soit; ils ne comptent pas les crimes, mais leur profit; peu leur importe ce qui se passe dans l'intérieur du pays, qui ne leur offre que des profits trop incertains, des fatigues et des dangers; s'il fallait aller chercher eux-mêmes les malheureuses victimes de leur cupidité: les crimes de la traite, les usurpations et les brigandages des européens, ont contraint les natifs de s'enfoncer dans l'intérieur des terres; ces côtes jadis si populeuses, sont devenues désertes et retournent dans la barbarie, tandis que le centre fait des progrès dans la civilisation; la crainte où sont les africains, que les européens pénètrent dans l'intérieur où ils pourraient commettre les mêmes brigandages que sur les côtes, les rendent extrêmement méfians, ce qui les empêchent de permettre l'entrée aux voya-

geurs dans leur pays ; ajoutez encore à ces causes que la plupart de ces peuples professent le mahométisme, et ont en horreur le nom chrétien ; alors vous verrez quel est ce mur d'airain qui empêche de pénétrer dans ce pays mystérieux. Des européens animés par la curiosité et la gloire de faire de nouvelles découvertes, ont parcouru une partie de cette grande région, Brown pénétra dans le Darfour ; Bruce dans l'Abyssinie jusqu'au source du Nil ; Mungo Park fit trois cents lieues dans l'intérieur des bords de la Gambie aux bords du Niger ; Patterson et le Vaillant ont visité le pays des hottentots et des cafres ; une infinité d'autres voyageurs ont parcouru l'Afrique ; voudrait-on en conclure que ces voyageurs qui n'ont fait que passer, et qui ignoraient jusqu'à la langue des natifs, auraient pu y introduire les lumières et la civilisation ?

Parce que les infortunés major Hougthon et Mungo Park ont péri victimes de leur curiosité, serait il juste de juger tous les peuples de l'Afrique sur ce trait de barbarie ? Dans les pays policés de l'Europe, n'est-il jamais arrivé que des voyageurs furent assassinés par quelques hordes de brigands ? En France n'a-t-il pas existé des Cartouches et des Mandrins ? Les hordes les plus féroces se sont-elles jamais souillées des mêmes

crimes dont les français de nos jours se sont rendus coupables ? Doit-on en conclure pour cela que la France n'est pas civilisée, et que la barbarie soit inhérente à son sol et à la nature de ses habitans ?

Ne devrait-on pas s'étonner au contraire, que chez des peuples, tels que les africains, qui ont tant de sujets de haine et de méfiance contre les blancs, que parmi ces nombreux voyageurs, il n'ait péri que ces deux hommes ? Ne devrait-on pas s'étonner, dis-je, que ces peuples aient pu laissé visiter leur pays par des européens, qui devaient leur être suspects à tant de titres, mais qui, au contraire, en dépit des calomnies des ex-colons, ont exercé à l'égard de ces voyageurs les lois de l'hospitalité ?

Si j'étais chef de quelqu'un des peuples de la Nigritie, dit J. J. Rousseau, je déclare que je ferais élever, sur la frontière du pays, une potence, où je ferais pendre sans rémission le premier européen qui oserait y pénétrer, et le premier citoyen qui tenterait d'en sortir.

Mazères croit-il pouvoir s'introduire à Hayti pour prendre des renseignemens sur notre situation intérieure comme Dauxion Lavaysse et Médina ? S'il est dans cette croyance, je me donnerai bien de garde de l'en désabuser ; qu'il vienne donc !

Si les africains étaient aussi barbares que ce vil calomniateur veut bien les représenter, ces voyageurs auraient-ils pu pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique ? Un seul homme sans défense aurait-il pu voyager avec des marchandises, considérées dans le pays par leur rareté, comme des richesses immenses, sans avoir été dépouillé par des voleurs ? Lorsque nous voyons dans les pays les plus policés de l'Europe, dans Paris même, des voleurs détrousser les voyageurs pour s'emparer de leurs butins.

Mais il est temps d'appuyer mes assertions par l'autorité même des voyageurs ; oui, je soutiens avec M. Sismonde de Sismondi, « que la civilisation a fait des progrès remarquables dans le centre de l'Afrique, tandis que les côtes retournent à une absolue barbarie ; de très-grandes villes commerçantes et manufacturières ont été bâties au milieu du continent africain ; elles sont les capitales des puissans royaumes où les arts, les manufactures et l'agriculture attestent les progrès de la vie sociale. La propriété y est assurée, la vie civile y est garantie, la justice y est administrée avec sagesse, et le gouvernement y est respecté ».

« Je le demande, s'écrie Mazères, à tous les hommes sans préventions : ne faut-il pas vouloir tout dénaturer et tout peindre sous des couleurs

fausses pour faire un pareil tableau de l'Afrique ; et si vous aviez à parler de Paris, de Londres, de Lyon, ou de Manchester, si vous aviez à caractériser les résultats de la constitution anglaise, ou de la charte française, que pourriez-vous dire de plus ? puisque vous citez *Mungo Park*, j'adjure ici ses nombreux lecteurs de me dire si ce n'est pas pousser la prévention jusqu'à la folie, que de nous peindre l'Afrique des mêmes traits, dont un français ou un anglais pourrait tout au plus peindre leur heureuse et brillante patrie ».

Eh bien ! c'est par Mungo Park même que je vais répondre à Mazères ; c'est par ce voyageur que je vais le convaincre d'imposture et de calomnie ; j'adjure aussi les nombreux lecteurs de Mungo Park, de juger de la bonne foi de ce Mazères.

Arrivé sur les bords du majestueux Niger, large comme la Tamise à Westminster, Mungo Park s'exprime ainsi « : *Ségo* capitale du *Bambara*, se compose de quatre villes, deux sur la rive septentrionale, s'appellent *Ségo-Koro*, et *Ségo-Bou ;* les deux sur la rive méridionale, s'appellent *Ségo-soukorro*, *et Sego-see-korro*. Toutes sont entourées de grands murs de terre ; les maisons sont construites en argile ; elles sont carrées et leurs toits sont plats ; quelques-unes

ont deux étages ; plusieurs sont blanchies. Outre ces bâtimens, on trouve dans tous les quartiers des mosquées bâties par les Maures. Les rues sont étroites, les voitures à roues inconnues. Sa population s'élève environ à trente mille habitans; le roi de Bambara réside constamment à *Ségo-see-korro*, et il emploie un grand nombre d'esclaves à transporter les habitans d'un côté à l'autre de la rivière. Le salaire qu'ils reçoivent fournit un revenu considérable; les canots dont on fait usage pour ces passages, sont d'une forme singulière ; ils sont faits avec les troncs de deux arbres joints bout à bout : de sorte que la jointure est précisément au milieu ; ils n'ont ni pont, ni mâts; mais beaucoup de capacité. J'en ai vu qui traversaient la rivière chargés de quatre chevaux et de plusieurs personnes.

« En arrivant au passage, la foule me regardait en silence ; j'y vis avec inquiétude plusieurs Maures; je m'assis sur le rivage pour attendre mon tour et je contemplai cette grande ville, ces nombreux canots, cette population active, les terres bien cultivées qui s'étendaient au loin et annonçaient l'opulence et la civilisation.

» J'attendis plus de deux heures. Le roi *Mansong* fut averti que je venais pour le voir, il me fit dire aussitôt que je ne serais pas admis en sa

présence, sans qu'il sut ce qui m'amenait en son pays, qu'il me défendait de passer la rivière. Le messager qui m'apporta cet ordre, me conseilla d'aller chercher dans un village qu'il me montra, un logement pour la nuit, en me disant que le lendemain, il m'apporterait de nouvelles instructions ».

N'est-il pas prouvé par Mungo Park même, que M. Sismonde de Sismondi n'a fait que répéter les mêmes choses que ce voyageur a vues et rapportées : *Je contemplai*, dit-il, *cette grande ville, ces nombreux canots, cette population active, les terres bien cultivées qui s'étendaient au loin et annonçaient l'opulence et la civilisation*

Cette défense du roi Mansong à Mungo Park de passer la rivière sans qu'il sut les motifs qui l'amenaient en son pays, ne prouve-t-elle pas cette juste défiance que les africains ont des européens; défiance qui ne cessera que lorsqu'ils n'auront plus rien à craindre des injustices, des brigandages et usurpations de tous genres de leur part ; et cela est si vrai, que le lendemain un messager apporta à Mungo Park un sac contenant 5000 kauris, don de la générosité du roi, qui l'invitait en même temps de s'éloigner de Ségo ; le messager avait ordre de le conduire jusqu'à Sansanding, si son intention était d'aller à *Jenné*. Je ne pus, dit Mungo Park, deviner les motifs de cette conduite ; elle était bien facile cependant à deviner ;

ner; que vient il donc chercher dans le Bambara cet étranger, a dû dire Mansong ? Quels projets ! Quelles intentions peuvent avoir amener l'homme blanc de si loin au travers de tant de dangers ? Je ne puis recevoir ce chrétien, ni je ne puis violer les lois de l'hospitalité envers lui ; je le renverrai donc, et en lui faisant un présent et en lui donnant un guide pour le conduire, je satisferais à la fois à la sûreté de mes peuples et aux lois de l'hospitalité. Tels sont les motifs qui ont dû diriger Mansong dans sa conduite; mais comme la plupart des blancs ne nous jugent qu'avec des préventions toujours injustes, ils ne peuvent se figurer que nous sommes susceptibles de sentimens généreux ; car enfin si sa majesté le roi Mansong avait eu l'intention de faire du mal à Mungo Park, qui l'en aurait empêché ?....

C'est avec ces mêmes sentimens de prévention et de haine que ce monstre de Mazères traite de vieilles négresses les femmes humaines et charitables qui accueillirent Mungo Park, lorsqu'il était mourant de faim et prêt à être dévoré par les bêtes féroces. Ecoutez le propre récit de Mungo Park et vous allez juger jusqu'où peut aller l'atrocité de l'âme d'un ex-colon.

« Vers le soir, dit ce voyageur, j'étais décidé

à grimper sur l'arbre pour y passer la nuit à l'abri des bêtes féroces; déjà j'avais lâché mon cheval, afin qu'il put paître en liberté, quand une femme, qui revenait des champs, s'arrêta pour me regarder. Elle s'informe de ma position, je la lui expose en peu de mots : alors avec un air de grande compassion, elle prend ma selle et ma bride, et me fait signe de la suivre; elle me conduit dans sa hutte, allume une lampe, étend une natte sur le sol et me dit que j'y pouvais passer la nuit; mais elle s'aperçoit que j'ai faim et sort aussitôt pour me procurer à manger. Bientôt elle revient avec un fort beau poisson qu'elle fait griller à moitié sur quelques charbons et qu'elle me donne ensuite pour souper : puis me montrant ma natte, ma digne bienfaitrice m'invite à m'y reposer sans crainte. Les femmes de sa maison n'avaient cessé de me contempler; elle les rappella alors au travail, qui consistait à filer du coton. Pour charmer l'ennui de ce travail, elles eurent recours à des chansons et en improvisèrent même une sur moi. Une femme seule chantait d'abord, les autres reprenaient en chœur. L'air en était doux et plaintif, les paroles répondaient à celles-ci — « Les vents rugissaient et la pluie tombait. — Le pauvre homme blanc, faible et fatigué, vint et s'assit sous notre arbre. — Il n'a point de mère

pour lui apporter du lait, point de femme pour moudre son grain. — Chœur — Ayons pitié de l'homme blanc, il n'a point de mère. etc. etc. »
Ces détails minutieux pour le lecteur, donneront peut-être une idée de la position cruelle où je me trouvais. Emu d'une bonté si touchante, si inespérée, je ne pus fermer les yeux. Le matin je donnai à ma généreuse hôtesse deux des quatre boutons de cuivre qui restaient à ma veste, c'était le seul don que j'eusse à lui offrir ».

Ames sensibles, vous qui n'êtes point dominées par d'injustes préjugés, n'abhorrez-vous pas le vil calomniateur de ces femmes bienfaisantes ?

Poursuivons, c'est par Mungo Park même que je vais confondre Mazères.

« Je partis, dit ce voyageur, du village le 24, et, accompagné de mon guide, je passai vers huit heures par une grande ville appellée *Kabba*, située au milieu d'un beau pays, très bien cultivé, et ressemblant plutôt à l'intérieur de l'Angleterre, qu'à celui de l'Afrique. » Je le demande à tous les hommes sans préventions, si Mungo Park avait eu à décrire l'Angleterre ou tout autre pays civilisé de l'Europe, se serait-il exprimé différemment ?

Mungo Park dirigeant sa route vers Tombuctou, qu'il devait atteindre pour couronner le

succès de son voyage, passa par *Sansanding*, *Sibili*, *Nyara*, *Nyamée*, *Mouzzan et Silla*, toutes ces villes plus ou moins grandes sont très-peuplées et très fréquentées par les Maures, qui y apportent du sel, de la verroterie et du corail, qu'ils échangent contre de la poudre d'or et de la toile de coton, qu'ils revendent à un très-grand bénéfice à *Burou* et dans le pays des Maures. *Silla* fut le dernier terme où s'arrêta Mungo Park; la maladie, la fatigue, la saison des pluies, les marais inondés, et la crainte de voyager dans un pays influencé par les Maures, qui ne veulent pas voir les chrétiens; tous ces obstacles le contraignirent de retourner sur ses pas, vers la Gambie, par la même route qu'il était venu.

Avant de quitter Silla, il prit des renseignemens sur le cours ultérieur du Niger, sur la situation et l'étendue des royaumes qui l'avoisinent; sur les villes de *Jenné*, *Tombuctou*, *Houssa*, qui sont les plus considérables de l'Afrique, et encore inconnues aux européens.

Etant arrivé aux environs de Ségo, il se détermina à remonter le Niger, afin de savoir jusqu'où il était navigable dans cette direction.

Il continua à remonter le Niger, dans un pays populeux et bien cultivé; il passa à *Kamalia*, ville murée, sans s'y arrêter; il traversa

encore *Samée*, où se tient un grand marché de bétail, de toile et de grain ; il traversa une grande ville appellée *Sai*, qui excita sa curiosité ; elle est ceinte de deux fossés très-profonds, éloignés d'environ cent toises de ses murs ; sur le haut des tranchées sont plusieurs tours carrées ; le tout offre l'aspect d'une fortification régulière.

Le 20, il entra au coucher du soleil dans *Koulikorro*, ville considérable et grand marché de sel. Le 21 Août, après avoir traversé les villages de *Kayou et Toulumbou*, il arriva à *Marrabou*, ville célèbre par son commerce de sel. Le 23, il était à *Bammakou*, ville du moyen ordre, dont les habitans sont très-riches.

Dans les environs de *Sibidoulou*, il fut dépouillé par des voleurs ; arrivé dans cette ville, Mungo Park porta ses plaintes au *Mansa* ou gouverneur, qu'il avait été volé. Voici les propres expressions de Mungo Park : « A peine j'eus fini, qu'ôtant sa pipe de sa bouche, il agita avec indignation la manche de son vêtement. Asseyez-vous, me dit-il, tout vous sera rendu, je l'ai juré : puis s'adressant à un serviteur, donnez, dit-il, à l'homme blanc, de l'eau à boire. Au point du jour vous irez sur les montagnes et vous informerez le douty [le juge] de *Bammakou*, qu'un

pauvre blanc, l'étranger du roi de *Bambara*, a été volé par les gens du roi de *Foulladou* ».

Le *Mansa* invita ensuite Mungo Park à rester avec lui jusqu'au retour du messager. Il le fit conduire dans son logement et lui envoya des alimens; mais la foule qui s'assemblait pour le voir, qui prenait pitié de Mungo Park et maudissait les *Foulahs* de l'avoir volé, l'empêcha de dormir avant minuit. Mungo Park ne voulant point abuser de la générosité du *Mansa*, lui demanda la permission de partir. Le *Mansa* l'engagea d'aller jusqu'à *Wonda*, où il lui promit qu'il aurait des nouvelles de ses effets qui avaient été volé.

« *Wonda*, où j'arrivai le 30, dit Mungo Park, est une petite ville près d'une haute montagne, où l'on trouve une mosquée. Le *Mansa* qui était mahométan, remplissait les deux fonctions de premier magistrat et de maître d'école pour les enfans. Il tenait son école dans un hangar ouvert, où je pris ma demeure. Depuis longtemps je ressentais des accès de fièvre, qui redoublèrent pendant mon séjour à *Wonda*. Mon hôte s'en aperçut et s'en inquiéta, car il eut été obligé, dans l'état de maladie où j'étais, de me garder jusqu'à ce que je me guérisse ou mourusse ».

Le 6 Septembre, deux personnes de *Sibidou*-

lou ramenèrent à Mungo Park son cheval, ses habits et sa boussole, qui avaient été volés par les gens du *Fouladou*. Le 8 de Septembre, au moment de son départ, le *Mansa* donna à Mungo Park en témoignage de souvenir, sa lance et un sac de cuir pour contenir ses habits. Je convertis, dit-il, mes bottes en sandales et je marchai facilement.

Je le demande aux nombreux lecteurs de Mungo Park, reconnaît-on à ce récit, ces africains stupides, féroces et barbares, tels qu'ils sont dépeints par Mazères. Dans quel pays de l'Europe où la police y est la mieux exercée, l'on aurait pu contraindre à des voleurs de remettre des effets volés, et où l'on aurait accueilli avec plus d'humanité et d'hospitalité un malheureux voyageur ?

Mazères n'est-il pas convaincu d'imposture et de calomnie, et M. Sismonde de Sismondi n'est-il pas pleinement justifié d'avoir écrit que l'Afrique est habitée par une race d hommes, nombreuse, active, industrieuse et accoutumé au commerce ? N'est-il pas prouvé que dans un pays où il y a d'aussi grandes villes, aussi proche l'une de l'autre et de nombreux villages, que ce pays doit avoir une population considérable ? N'est-il pas prouvé que dans tous les pays où les campagnes sont bien

cultivées, que nécessairement il doit y exister de l'industrie, de l'activité et du commerce ? ?

Il me suffit de citer encore quelques passages de Mungo Park, et j'aurai achevé de confondre les impostures de Mazères.

« Les mandingues sont les plus nombreux habitans des cantons qu'a parcourus M. Park : leur langue est parlée, ou du moins entendue dans toute cette partie du continent.

» On croit que ces peuples portent le nom de Mandingues, parce que leurs pères sont sortis du *Manding*, qui est au centre de l'Afrique. Mais, loin d'imiter le gouvernement républicain de leur ancienne patrie, ils n'ont formé dans le voisinage de la Gambie que des états monarchiques. Cependant le pouvoir de leurs rois n'est pas illimité : dans les affaires importantes, ils sont obligés de convoquer une assemblée des plus sages vieillards, de se diriger par leurs conseils : ils ne peuvent, sans leur assentiment, déclarer la guerre ou conclure la paix.

» Il y a dans toutes les grandes villes un *Alkaïd* dont la place est héréditaire. Il maintient l'ordre, perçoit les droits imposés aux voyageurs et préside à l'administration de la justice.

» La juridiction est composée de vieillards de condition

condition libre : leur assemblée s'appelle un *palaver*. Ses séances se tiennent en plein air, avec la plus grande solennité. Là, les affaires sont examinées avec franchise, les témoins publiquement entendus, et les décisions des juges presque toujours reçues avec l'approbation générale. Les nègres, n'ayant point de langue écrite, jugent les affaires d'après leurs anciennes coutumes; mais depuis que l'Islamisme a fait des progrès parmi eux, plusieurs institutions civiles du prophète se sont introduites avec les préceptes religieux, et, lorsque le koran n'est pas assez clair, ils ont recours à un commentaire intitulé *al scharra* qui contient une exposition complète et méthodique des lois civiles et criminelles de l'Islamisme.

M. Sismonde de Sismondi a donc eu encore raison de dire que la propriété y était assurée, la vie civile y est garantie, la justice y est administrée avec sagesse, et le gouvernement y est respecté. Et Mazères est donc un infâme calomniateur pour avoir affirmé que ces peuples étaient stupides et féroces, et que la barbarie était inhérente à l'Afrique ?

Il n'y a pas de doute que les peuples de l'Afrique sont infiniment plus avancés que les naturels de l'Amérique, et que ceux situés au nord et au levant de l'Europe.

Les mexicains faisaient, il est vrai, des calculs avec des *quipos*, espèces de nœuds ou d'*hiéroglyphes*, qui leur servaient à mesurer le temps, comme les romains s'étaient servis pendant longtemps de clous pour marquer leur lustre; mais les mexicains ne savaient pas écrire ni chiffrer, et ils ne connaissaient même pas l'usage du fer; au lieu que les africains possèdent l'écriture et le calcul, manufacturent le fer, les toiles, tannent les cuirs, et enfin, sont bien plus civilisés qu'étaient les naturels de l'Amérique (1).

Il n'existe, dit Mazères, *rien de comparable dans toute l'Afrique, à la chaussée construite sur le lac Mexico:* oui, mais il n'existe non plus rien chez les iroquois et les esquimaux qui soit comparable aux grandes villes, à la police et à la culture de l'Afrique, et quand aux ruines du Mexique, je ne crois pas qu'elles puissent être comparées aux fameuses ruines de l'Egypte et de Carthage.

Pourquoi vouloir établir le parallèle entre les peuples les plus éclairés de l'Amérique avec les peuples les plus ignorans de l'Afrique? Pourquoi ne pas comparer les mexicains aux égyptiens, les iroquois et les esquimaux aux peuples du Zan-

(1) Les africains se servent de l'écriture et des chiffres arabes; ces chiffres sont en usage dans toute l'Europe.

guebar et du Monomotapa, qui sont à peu près aussi sauvages les uns que les autres? Pourquoi vouloir toujours prendre des degrés de comparaison dans des objets qui n'ont aucune ressemblance, ni aucuns rapports entr'eux, pour appuyer ses argumens sophistiques? n'est-ce point là les preuves les plus manifestes de l'insigne mauvaise foi des ex-colons!

Je ne parlerai pas de ces peuples du Nord, tels que les laponois, les samoyedes; ceux du levant, tels que les mingreliens, les mongals, les tartares de la Bessarabie. Tout le monde sait qu'ils ne sont pas plus avancés dans la civilisation que les peuples du Zanguebar, du Congo, de la Nigritie, etc. ces peuples du nord et du levant sont blancs cependant, et Mazères n'en parle pas. Il y a près de six mille ans que le monde existe, et ils sont demeurés stationnaires dans leur ignorance primitive; sont-ils aussi d'une espèce inférieure à la sienne, ou la barbarie est elle aussi inhérente à leur sol? . . . .

Non-seulement les africains sont plus avancés actuellement dans la civilisation que les mexicains lors de la découverte de l'Amérique, mais ils sont encore beaucoup plus civilisés que ne l'étaient les français au sixième siècle. *Nous même enfin*, dit M. de Chateaubriant, dans le Génie du Chris-

tianisme, *ne sommes-nous pas un exemple frappant de la rapidité avec la quelle les peuples se civilisèrent ? il n'y a guère plus de douze siècles que nos ancêtres étaient aussi barbares que les hottentots, et nous surpassons aujourd'hui la Grèce dans tous les raffinemens du goût, du luxe et des arts (1).*

N'est-il pas bien étonnant que c'est à peine sorti du gouffre d'une révolution terrible qui a ébranlé le monde par ses secousses et failli entraîner la France à deux doigts de sa perte ? N'est-il pas bien étonnant, dis-je, que les français raisonnent toujours avec autant de facilité et de légèreté sur les grands désastres qui ont de tout temps affligé l'univers ?

Si les puissances alliées de l'Europe avaient détruit Paris, comme les romains ont détruit Carthage, si leur invasion avait été semblable à celle de cette nuée de vandales, de goths, d'alains et de huns ; si au lieu de Souverains magnanimes, ils n'avaient trouvé que des farouches conquérans, tels que les Alaric, les Genséric et les Attila, les français seraient aujourd'hui beau-

---

(1) Les ex-Colons ne recuseront pas sans doute l'autorité de M. de Chateaubriant, ministre de la Maison du Roi de France, etc.

coup plus circonspects, et ils ne discoureraient pas si à leur aise et avec autant de frivolité sur l'histoire du genre humain.

Thèbes, Memphis, Babylone, Athènes, ces villes célèbres ne sont plus ! A peine trouve-t-on les traces qui attestent leur existence, et les débris des monumens qui faisaient leur orgueil ; elles sont tombées, ces villes superbes et opulentes, sous les coups des barbares, des révolutions et du temps! Paris, ville présomptueuse ! se croit-elle seule exempte de cette loi du sort ? un jour peut-être, le voyageur cherchera en vain sur les rives de la Seine, la place où elle aura existée ; au lieu de ses monumens, il ne trouvera parmi des ronces et des épines que de faibles restes de son architecture. Que ces débris seront loin d'égaler les fameuses ruines des égyptiens ! Quelle faible idée se formera ce voyageur de la puissance, des sciences et des arts des français !

Alors la vieille Europe blasée par des siècles de lumière et de civilisation retournera dans la barbarie, dans l'état de nature et d'ignorance, jusqu'à ce que le temps et le concours des circonstances aient réunis et formés de nouveaux élémens pour la rappeller encore à la civilisation. Alors peut-être, après un long repos, l'Afrique réchauffée et rajeunie aura recueilli assez de

forces et de facultés pour occuper la scène du monde, en s'élançant de nouveau, et peut-être encore avec plus de vigueur, dans la carrière de la civilisation et des lumières.

La durée des empires comme l'existence des hommes sont mesurées par l'arbitre suprême de l'univers ; au bout du terme, lorsqu'ils ont atteint l'état de vieillesse et de vétusté, ils meurent et renaissent ensuite comme les autres productions de la nature.

Ce ne sont pas les mêmes empires ni les mêmes hommes qui renaissent, mais c'est toujours la même répétition, des empires et des hommes; cette vérité devient encore plus frappante, lorsqu'on considère l'existence, la durée, et la succession des peuples qui se sont légués tour à tour la puissance et les lumières comme un héritage, dont la possession devait être transmissible à d'autres peuples. L'Empire Grec a duré près de onze siècles; l'Empire Romain, le plus puissant qui ait jamais existé, près de cinq siècles; celui d'Alexandre n'a duré que pendant sa vie seulement : voilà près de 1400 ans que la monarchie française subsiste; la France a dépassé son zénith, elle se précipite à grands pas dans la nuit de l'ignorance; n'est-il pas temps qu'elle transmette à d'autres peuples l'héritage qu'elle a reçu des romains ?

Je crois avoir suffisamment réfuté les sophismes, les absurdités et les calomnies de l'ex-colon Mazères sur les noirs et les blancs, et la civilisation de l'Afrique.

Je demande aux hommes impartiaux, que lui reste-t-il de son raisonnement ignoble, de toutes ses calomnies, de toutes ses impostures, pour ravaler et dénigrer l'espèce humaine ? un opprobre éternel ! Mais que fait la honte et l'infamie pour un ex-colon ? Que fait l'exécration contemporaine et future pour des monstres qui disent ouvertement qu'ils ne sont pas philantropes, et qu'ils ne se donnent pas si facilement à cette bienveillance pour le genre humain ? Qu'importe à ces fléaux de la société de corrompre toutes les sources de la morale par des calomnies et des impostures les plus atroces, pourvu qu'ils aient des hommes pour esclaves, pourvu qu'ils aient des noirs pour extraire de l'or de leur sang, afin de satisfaire leur avarice et leur cupidité insatiable !

L'on s'indigne de voir un ex colon, un fat, un présomptueux, tel que Mazères, prendre le ton de l'ironie pour faire des menaces et des insultes aux philantropes ; mais que peuvent faire sur ces hommes vertueux, les sarcasmes et les injures de ce vil suppôt du crime et de l'esclavage ? De tous les temps, la philosophie com-

pagne fidèle de la philantropie, et celle-ci de la liberté et du bonheur des hommes, ont été les objets de la haine et de la persécution des tyrans; je vois Socrate buvant la ciguë pour avoir prêché la morale aux athéniens; je vois ouvrir les veines et couler le sang de Sénèque et de Thraséas, pour avoir résisté à la corruption; malgré tous les efforts des tyrans, je vois que la sainte philosophie est éternelle; le désir d'étudier ce qui est bon et utile à ses semblables est inné dans le cœur de l'homme !

Généreux Sismonde de Sismondi ! philantrope vertueux ! consolez-vous ! vous pouvez braver, comme ces martyrs de la philosophie, les menaces et les injures des ex-colons ! Oui, sans doute, c'est un beau rôle, bien noble et bien digne de vous, que de plaider pour le genre humain tout entier ! avec des talens supérieurs et la bonté de votre cœur, vous pouvez contribuer puissamment aux succès de la grande cause de l'humanité !

Qu'importe le pays que vous habitez; qu'importe la nation à qui vous appartenez; avant tout, vous êtes hommes, vous vous devez au genre humain et à Dieu ! Qui ne s'ordonne pas, dit M. Bernardin de St-Pierre, à sa patrie; sa patrie au genre humain,

et

et le genre humain à Dieu, n'a pas plus connu les lois de la politique que celui qui, se faisant une physique pour lui seul, et séparant ses relations personnelles d'avec les élémens, la terre et le soleil, n'aurait pas connu les lois de la nature. »

C'est avec les mêmes sentimens, mais avec de plus faible moyens, que j'ai commencé d'abord par défendre la cause des africains mes ancêtres; avant que de discuter les droits des haytiens mes compatriotes; j'ai osé me traîner sur les traces de ces hommes célèbres et bienfaisans pour plaider la grande cause de l'humanité, celle de mes semblables, tant de fois dégradée et avilie. Ah! si le cœur des hommes n'est pas totalement fermé à tout sentiment d'humanité et de justice, ma faible voix sera écoutée sans doute, je n'aurai pas en vain imploré l'humanité, l'équité et la bienveillance des européens!

C'est de mon pays maintenant dont je vais parler; c'est d'un peuple infortuné qui a gémi pendant plus de 150 ans dans le plus barbare esclavage, qui est parvenu par sa constance, sa valeur et son courage, à conquérir sa liberté et son indépendance. Quel sujet plus sublime, plus vaste, plus fécond, plus digne, d'occuper la plume d'un patriote!

Salut terre heureuse ! terre de prédilection ! O Hayti ! O ma patrie ! seul asile de la liberté, où l'homme noir puisse lever la tête, jouir et contempler les bienfaits du père universel, des hommes, salut !

Témoin des faits que je vais rapporter, à l'appui de mes assertions, je n'aurai plus besoin d'emprunter le témoignage d'autrui, de fouiller dans les relations des voyageurs, pour garantir leur authenticité. C'est comme haytien, et descendant d'africain, que je vais répondre aux infâmes calomnies de Mazères, sur mon auguste Souverain, mes compatriotes et mon pays.

« Après avoir parlé de l'Afrique [dit Mazères] à M. Sismonde de Sismondi, comme on parlerait à peine des parties les plus civilisées et les plus brillantes de l'Europe, vous dissertez sur Saint-Domingue, d'un ton plus admiratif encore ; jouet ainsi d'une crédulité, qui serait inexplicable dans un homme comme vous, sans les préventions qui vous subjuguent, c'est dans les gazettes fabriquées à Londres, par les agens de Christophe [le Roi] que vous prenez et que vous adoptez, les élémens d'une opinion, dont les bases sont toutes hypothétiques ou supposées. »

Ne voit-on pas dans ce passage, le même esprit de haine et de prévention qui a dirigé

la plume de Mazères contre les africains, et qui l'anime encore avec plus de violence contre les haytiens ? N'y découvre-t-on pas la mauvaise foi la plus insigne, toute la méchanceté et l'atrocité de l'âme d'un ex-colon.

L'opinion de M. Sismonde de Sismondi, sur Hayti, bien loin d'être fondée sur des bases hypothétiques ou supposées, comme le prétend cet imposteur, repose sur la plus exacte vérité, sur des faits et des exemples vivans. Nous en appelons aux témoignages des étrangers qui fréquentent nos ports, et qui ont visité l'intérieur du royaume ; ne sommes-nous pas constitués et organisés comme les nations civilisées de l Europe ? N'avons nous pas un gouvernement stable et monarchique, une charte constitutionnelle, des institutions et des lois ? La justice n'est-elle pas administrée avec intégrité ? Nos armées nombreuses et aguerries, ne sont-elles pas aussi bien disciplinées que les premières troupes du monde ? N'avons-nous pas élevé des citadelles imprénables, construites dans toutes les règles de l'art, dans des lieux inaccessibles, où il a fallu surmonter tous les obstacles, en faisant des travaux de romains ? N'avons-nous pas bâti des palais, des édifices publics, qui font la gloire de notre pays et l'admiration des étrangers ? N'avons-nous pas des

manufactures de poudre et de salpêtre ? La masse de notre population n'est-elle pas entièrement livrée à l'agriculture et au commerce ? Nos marins ne peuvent-ils pas traverser la vaste étendue des mers, et ne n'aviguent-ils pas avec habileté sur nos côtes, sur les plus grands bâtimens ? Nous écrivons et nous imprimons. Encore dans son enfance, notre nation a eu déjà des écrivains et des poëtes, qui ont défendu sa cause et célébré sa gloire. A la vérité l'on n'a point trouvé dans eux la plume des Voltaire, des Rousseau et des De Lille, mais nous n'avons pas encore vécus comme leur nation, mille ans en civilisation; nous avons donc tout lieu de ne pas nou désespérer..... nous avons également fait des essais dans les beaux arts, et nous nous sommes convaincus, qu'il ne nous manquait que des maîtres habiles, pour avoir bientôt nos Lepoussin, nos Mignard, nos Rameaux et nos Grétry, etc. Enfin l'expérience a prouvé au monde que les noirs comme les blancs avaient la même aptitude aux sciences et aux arts par les progrès immenses que nous avons faits dans les lumières et la civilisation. Parcourez l'histoire du genre humain, jamais vit-on un pareil prodige dans le monde ; que les ennemis des noirs citent un seul exemple d'aucun peuple qui se soit trouvé

dans une situation semblable à la nôtre, et qui ait fait de plus grandes choses que nous dans moins d'un quart de siècle; non-seulement le peuple haytien s'est acquis des drois immortels à l'admiration de l'univers et de la postérité, mais encore il a acquis d'autres titres à la gloire qui milite en sa faveur, pour s'être élevé de lui-même, du sein de l'ignorance et de l'esclavage, au faîte de la gloire et de la prospérité, où il est maintenant parvenu ! Ce n'est donc point par esprit de prévention, ni sur les gazettes fabriquées à Londres, comme le prétend ce fourbe de Mazères, que M. Sismonde de Sismondi, a puisé les élémens qui fondent son opinion sur les haytiens, mais bien sur des faits notoires, sur des pièces rédigées et imprimées à Hayti, par des haytiens; tout le monde civilisé en est instruit, il n'y a que les ex-colons seuls qui ont la scélératesse d'en douter, tant ils sont dominés par les passions effrénées qui les subjuguent !

Je ne m'appesantirai pas sur les outrages que Mazères vomit dans sa rage, contre mon auguste Souverain, mes compatriotes et mon pays; je pourrai facilement lui rendre outrage pour outrage; le champ en est vaste et fertile; son souverain et sa nation donnent tant au ridicule; ses fureurs burlesques, ses expressions ignobles,

démontrent la bassesse de son âme, et méritent le plus profond mépris de ma part. Sans l'impérieuse nécessité, je le répète, où je suis de défendre la cause de mes semblables, tant de fois humiliés et dégradés par ces éternels ennemis du genre humain, j'aurai cru m'avilir, si je n'écrivais que pour répondre à un ex-colon tel que ce Mazères couvert de crimes et d'ignominie.

Sans m'arrêter donc sur ses invectives, je poursuis la tâche que j'ai entreprise.

« Après vingt ans, d'erreurs et de leçons, dit-il, vous ne voyez qu'un beau spectacle dans ce qui se passe à Hayti. »

Oui, Mazères ; le plus beau et le plus digne d'attirer les regards et les méditations du philosophe.

L'orgueil, les préjugés, l'avarice des planteurs, avaient fait de l'homme *noir*, une espèce particulière et distincte de l'homme *blanc*; notre race avilie et dégradée par eux, fut assimilée au rang de l'orang outang: tout en faisant l'épreuve de nos forces, en nous écrasant de travaux forcés, ils soutenaient, par un raisonnement sophistique et absurde, que nous leurs étions inférieurs en facultés physiques et morales, et sur cette prétendue infériorité, ils s'arrogèrent le droit barbare de nous réduire dans un perpé-

tuel esclavage, et de nous traiter comme les plus vils animaux. Quel événement plus glorieux, plus digne de fixer l'attention du monde, que celui qui a renversé par des faits et des exemples vivans, tout l'échafaudage du crime et du mensonge élevé par eux depuis des siècles contre l'espèce humaine! Grand Dieu! que tes œuvres sont grands! C'est du sein d'un troupeau d'esclaves, que ta toute puissance forma les élémens nécessaires pour venger tes divines lois! tu soufflas dans nos cœurs le feu divin de la liberté; soudain nos chaînes furent brisées, nos oppresseurs disparurent de notre sol, et leurs préjugés et leur orgueil furent confondus pour jamais! Ex-colons, êtres superbes et orgueilleux, reconnaissez donc dans ce qui se passe à Hayti, la main divine et toute puissante qui vous chatie! Humiliez-vous donc, fléchissez vos genoux, au devant des décrets du père universel des hommes, que vous avez trop long-temps méconnus et outragés! Mais non, leur orgueil est indomptable! semblables à ces esprits infernaux dans leurs affreux conciliabules, tels qu'ils nous sont dépeints par l'immortel Milton; après leur chute, les ex-colons, quoique vaincus, foudroyés et précipités dans l'abîme, cherchent encore partout les moyens qui leur sont suggérés par leurs méchantetés à

se ressaisir de l'empire, qu'un Dieu juste et rénumérateur leur a fait perdre pour jamais.

» Vous vous empressez de reconnaître (dit Mazères le Belzébuth colon) comme légitime ce ridicule souverain, qu'aucune puissance européenne n'a encore reconnu. Vous déclarez assez formellement la Colonie de Saint-Domingue independante par le droit, comme par le fait et consacrez à la fois en faveur d'un brigand heureux, la déchéance de la France, souveraine légitime de la colonie, et cette maxime subversive du repos des peuples :

Le premier qui fut Roi fut un soldat heureux ».

Et moi j'ajoute le complément de la phrase que Mazères évite.

Qui sert bien sont pays n'a pas besoin d'ayeux.

Je réponds d'abord à Mazères, que cette maxime subversive du repos des peuples, n'est pas de M. Sismonde de Sismondi, ni de Monsieur le comte de Limonade, mais elle est bien du grand homme, dont Mazères s'est servi de l'autorité pour prouver que les blancs, les negres, les albinos, les hottentots, les chinois, les américains étaient de races différentes. Par respect pour M. de Voltaire, je n'ai pas essayé de relever cette erreur ;

erreur, mais il me semble que Mazères qui s'est servi de son autorité pour nous combattre, aurait dû au moins respecter les maximes politiques de ce grand homme; car s'il le récuse lorsqu'il nous est favorable, j'aurai aussi le droit de le récuser lorsqu'il est en notre défaveur; mais ce sont de ces inconséquences que je passe volontiers à cet ex-colon; il aurait dû songer que M. de Voltaire avait exprimé ailleurs et avec noblesse les mêmes sentimens de philosophie, et qu'il n'était pas toujours en faveur des orgueilleux.

Cet insecte insensible enseveli sous l'herbe;
Cet aigle audacieux qui plâne au haut du ciel,
Rentrent dans le néant aux yeux de l'éternel;
Les mortels sont égaux; ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait leur différence;
Il est de ces mortels favorisés des cieux,
Qui sont tout par eux-mêmes, et rien par leurs ayeux.

Sans adopter ni rejetter ces sentimens, je pense qu'un souverain, tel que Sa Majesté Henry Ier, roi d'Hayti, qui a été placé sur son trône par le choix unanime et par l'amour de son peuple, qui a constamment combattu pour sa liberté et son indépendance, qui a su vaincre ses ennemis, qui règne avec sagesse et gloire; je crois, dis je, qu'un tel souverain n'est point du tout ridi-

cule, comme le prétend Mazères, et qu'il est pour le moins aussi légitime et aussi grand qu'un souverain qui ne serait rien par lui-même, mais tout par ses ayeux ; si Mazères a voulu nous mystifier en insultant notre auguste Souverain, il me serait facile de le mystifier lui-même par de certaines allusions qui ne mettraient pas les rieurs de son côté ; je pourrai lui dire que le roi Henry est un des plus beaux hommes du Nouveau Monde, qu'il est le modèle des guerriers, franc, généreux et intrépide, sobre, actif et infatigable, qu'à ses qualités guerrières il joint la sagesse d'un législateur et toutes les vertus d'un bon et grand Roi ; qu'il est religieux sans être bigot, qu'il sait parfaitement que tous les hommes peuvent adorer Dieu, chacun en leur manière, sans cesser pour cela d'être de bons et de fidèles citoyens ; que son amour pour son pays et son patriotisme est si grand qu'il s'oublie toujours pour ne penser qu'aux vrais intérêts de son peuple, et que le roi Henry Ier bien loin de ressembler à . . . . . ; mais je m'arrête ; la circonspection et le respect que je porte aux têtes couronnées, m'empêchent de poursuivre. . .

Ce serait vouloir encore mystifier Mazères, si je voulais argumenter avec lui, pour prouver notre indépendance de fait, malgré toute son incrédulité, il ne peut douter de cette fatale

vérité ; la question de fait étant donc reconnue, bon gré ou malgré par eux, il ne s'agit plus que de discuter la question de droit, et si la justice et l'équité doivent la résoudre, elle le sera encore en notre faveur.

Si l'injustice, la mauvaise foi, les cruautés de tous genres, donnent des droits à ceux qui les ont éprouvés, contre ceux qui les ont exercés, quel peuple à jamais eu plus de droit à l'indépendance que le peuple haytien ?

Ce serait ici le lieu de faire le tableau de la situation déplorable où nous étions plongés sous l'affreux régime colonial, en faisant la nomenclature des crimes innombrables des ex colons ; mais cela m'entraînerait trop loin : je renvois mes lecteurs au *Système Colonial Devoilé*, où j'ai déjà traité ce sujet horrible : hélas ! avec tout le désir que j'ai d'être vrai et d'être utile à la cause de l'humanité ; pourrai-je dépeindre aux yeux de mes lecteurs toutes les horreurs de l'esclavage ? Irai-je exhumer les cadavres de mes infortunés compatriotes, qu'ils ont fait enterrer vivans, pour interroger leurs mâmes et épouvanter les humains par le récit horrible des crimes de ces monstres ? Mais qu'ai je besoin de tracer ces horreurs ? Mazères qui est un de ces ex-colons féroces les ignore-t-il ? Lui qui les a mis en pratique dès son

plus bas âge ; lui qui dès son enfance s'exerçait à tourmenter les petits noirs de son habitation, lui qui, avec le lait qui l'a nourri, apprit à devenir impitoyable et à étouffer dans son cœur barbare tout sentiment d'humanité ; a-t-il besoin que je lui fasse la description des horribles supplices que lui et ses pareils avaient coutume d'infliger à leurs infortunés esclaves ? Certes, il n'en a pas besoin, il les connaît mieux que moi, et son cœur de bronze, bien loin de s'apitoyer, s'en réjouirait encore !

Souvent je me suis fait cette question, quels droits les ex-colons avaient-ils donc de torturer ainsi leurs infortunés esclaves ? Quoi ? y aurait-il dans ce monde comme dans l'autre une race de bourreaux destinée à tourmenter les humains ? les ex-colons sont ils sur la terre, ce que sont les démons dans l'enfer ? mais il n'y a, me disais-je, que les criminels qui soient condamnés aux flammes éternelles, et les innocens sont ici bas condamnés, pendant leurs vies entières, aux plus horribles supplices ; non, me disais-je encore, c'est calomnier un Dieu juste, bon et bienfaisant ; c'est une impiété que d'attribuer à l'auteur universel nos cruels infortunes ; l'esclavage est l'ouvrage des hommes corrompus et méchans ; c'est la plaie la plus affreuse qui ait

jamais désolé l'humanité ; c'est le droit que s'est arrogé le plus fort sur le plus faible, du plus rusé sur le plus ignorant ; or, si les hommes se sont arrogé le droit de réduire d'autres hommes dans le plus barbare esclavage, ceux ci n'auraient ils pas le droit de briser leurs fers ? Quoi ? vous pourriez me priver de la liberté, me ravir le plus précieux de tous les biens ; vous pourriez me charger d'indignes fers, et moi, votre frère et votre semblable, je ne pourrai pas révendiquer les droits que je tiens de Dieu seul, que nul ne peut me ravir ; je ne pourrais pas, dis-je, briser mes chaînes, et vous accabler de leurs propres poids ; quelle logique abominable ! quelle affreuse moralité ! que de vouloir admettre en principe que la liberté est un mal, et que l'esclavage est un bien ; de vouloir persuader aux hommes que les uns auraient le droit de réduire les autres dans un perpétuel esclavage, sans que ceux-ci n'auraient le droit de pouvoir jamais en sortir !

Les ex-colons ne feront jamais des adeptes parmi nous dans la science de l'esclavage ! à qui persuaderont-ils que l'esclavage est un bien ? Est-ce à nous qui en avons éprouvé toutes les horreurs ? Eh ! si leurs assertions étaient vraies, que ne se mettent-ils à notre place, ils nous

convaincraient bien mieux encore par des exemples, que par des raisonnemens absurdes.

Je mettrais de côté si l'on veut le droit universel que tous les hommes ont à la liberté.

Le peuple haytien se trouve placé dans une circonstance tout-à fait particulière, qui assure à jamais la bonté et la justice de sa cause.

Le monde entier n'ignore pas que la France républicaine proclama la *liberté* dans cette île: après avoir joui sous ses lois pendant dix ans de ce bienfait, après avoir combattu et versé notre sang pour elle, et lui avoir donné des preuves de zèle, de fidélité et de reconnaissance pour les bienfaits que nous en avions reçus, ces vils républicains, sans aucuns motifs quelconques, voulurent nous ravir la liberté qu'ils nous avaient donnée, comme si l'homme, en butte aux caprices des tyrans, devait quitter ou reprendre les chaînes de l'esclavage, suivant leurs volontés; ils ne se contentèrent pas d'employer la force pour nous ramener sous ce joug abhorré, ils employèrent encore la ruse et le mensonge; tout fut mis en usage pour nous séduire et nous tromper; ils nous disaient *que nous étions tous frères et tous égaux devant Dieu et devant la République*, tandis qu'ils étaient venus dans la barbare et criminelle intention de nous exterminer ou de nous réduire dans l'esclavage.

Pleine de confiance dans leurs belles promesses, la majeure partie de la population, se considérant depuis long-temps comme française, se rendit sans coup férir, sans tirer un seul coup de fusil ; mais bientôt nous fûmes étrangement désabusés ; lorsque les français se crurent les plus forts, ils commencèrent à établir leur système de proscription ; ils montrèrent leurs véritables intentions, et ils proclamèrent hautement l'esclavage !

Mazères qui veut que l'on juge les africains sur les crimes qu'ils ont commis, pourra fixer son jugement sur ses compatriotes, par la faible esquisse que je vais faire des crimes et des cruautés de tous genres que les français ont exercés sur nous. O souvenir horrible ! qui remplit nos cœurs des sentimens d'amertume, de haine et de vengeance !

Nous avons vu nos concitoyens, nos amis, nos parens, nos frères, hommes, femmes, enfans, vieillards, sans distinction d'âge ni de sexe, traînés aux derniers supplices par ces monstres : ceux-ci expiraient dans les flammes des bûchers ; ceux-là attachés aux gibets servaient de pâture aux oiseaux de proie ; les uns étaient livrés aux chiens pour être dévorés, les autres plus heureux périssaient sous les coups de poignard et de bayonnette : dans

les places que les français évacuaient des milliers d'haytiens qui avaient combattu avec eux, dans leurs rangs, avaient la crédulité de se confier à leur générosité ; ne voulant pas abandonner les français dans leur détresse, ils les suivaient et s'embarquaient à bord de leurs vaisseaux avec leurs femmes, leurs enfans et les effets qu'ils avaient pu sauver du pillage ; mais à peine y étaient ils que ces infortunés étaient chargés de chaînes, précipités au fond de cale des vaisseaux, pour être livrés aux plus affreux supplices. Chaque soir, ces barbares faisaient monter sur le pont quelques centaines de victimes ; là, elles étaient liées, garrottées et renfermées dans de grands sacs, l'on y joignait souvent des enfans, et comme si dans cet état un Dieu devait venir à leur secours, et les sauver ; elles étaient poignardées au travers des sacs avant d être jetées à la mer, pour devenir la proie des monstres marins. D'autres fois ils faisaient des mariages républicains à l'instar de ceux de la Vendée, un homme et une femme étaient attachés ensemble avec un boulet-ramé au cou, et ensuite précipités dans les abîmes de la mer, aux acclamations et aux cris de joie de ces monstres ! des centaines de victimes enfermées dans le fond de cale des bâtimens, périssaient

asphyxiées

asphyxiées par les vapeurs du soufre; le jour venait éclairer les crimes de la nuit ; nos rivages couverts de cadavres de nos infortunés compatriotes nous attestaient les forfaits des français, et étaient pour nous le précurseur du sort funeste qui nous était réservé!

S'il fallait raconter toutes les injustices et toutes les cruautés que les français ont exercées sur nous, j'enflerais des volumes ; il me suffit de signaler les principaux traits, mes lecteurs jugeront de la manière barbare dont nous avons été traités.

Témoin oculaire et auriculaire des faits que je rapporte, on ne peut douter de leur véracité.

Trois hommes devaient être brûlés vifs sur la place Royale, du Cap-Henry (alors Cap-Français). Dès le matin ce bruit circule en ville ; une foule immense se rend sur la place pour voir les appareils de cet horrible auto-da-fé, les uns attirés par une cruelle curiosité, les autres pour se convaincre par leurs propres yeux jusqu'où pouvaient aller la barbarie et la cruauté de nos tyrans. Je suivais ces dernier le cœur contristé de l'action horrible qui allait se passer. Arrivé sur la place Royale, je vis deux poteaux plantés, un ayant deux anneaux de fer, et l'autre n'ayant qu'un seul anneau pour recevoir les cous des trois

victimes; des tas de bois sont artistement arrangés autour des poteaux, on y met des copaux, on y jette du goudron pour rendre la matière plus inflammable, et le feu plus actif et plus violent. Tout le monde se place à l'entour du bûcher; les uns ont la tête basse et n'osent lever les yeux pour fixer ce terrible appareil; les autres [les ex-colons et leurs acolytes] font éclater leur joie.

A trois heures de l'après-midi, le général français Claparède, commandant la ville du Cap, se rend sur la place Royale accompagné d'un nombreux état-major. Les trois victimes étaient placées dans le corps-de-garde voisin, en attendant l'heure de leurs supplices; Claparède donne l'ordre de les conduire au bûcher; ils arrivent aux bruits des tambours comme dans une marche triomphale. L'infâme Collet, capitaine de la gendarmerie les précède, la joie et la férocité sont peintes sur son visage; chacune des victimes a une canne à sucre dans la main; elles sont placées sur le bûcher et attachées aux poteaux par les anneaux de fers; tout est prêt, le sacrifice va se consommer; un morne silence règne parmi les spectateurs; Claparède ordonne de mettre le feu au bûcher; à l'instant la flamme pétille, les pieds des patients commencent à être embrasés;

on croit déjà entendre leurs cris; on croit les voir se débattre dans ces horribles tourmens; mais, ô courage stoïque! ô intrépidité rare! ils ne remuent pas même les pieds; ils restent immobiles, les regards fixes, ils bravent leurs bourreaux et le feu qui les dévore; bientôt ils sont enveloppés par les flammes; leurs corps se fendent, la graisse coule sur le bûcher; une fumée épaisse s'élève avec une odeur de chair grillée; l'effroi s'empare des spectateurs, leurs cheveux s'hérissent, une sueur froide coule de leurs corps, chacun fui et se disperse pénétré d'horreur; un sentiment de haine et de vengeance s'élève dans le cœur de l'haytien consterné; les bourreaux seuls restent sur la place, et ne se retirent que lorsque leurs victimes sont entièrement réduites en cendres!

Pourrai-je donner à mes lecteurs une description exacte du supplice de mes compatriotes qui ont été dévorés par les chiens; ma plume peu exercée, pourra-t-elle jamais peindre parfaitement un tableau aussi horrible? L'imagination et l'âme sensible de mes lecteurs suppléront à mon défaut d'éloquence et de moyens.

Les premiers hommes qui furent dévorés par les chiens l'ont été au Cap, au couvent des reli-

gieuses, et dans la maison du général français Boyer, chef d'état-major de Rochambeau !

Depuis, ils transportèrent le théâtre de cette scène d'horreurs au Haut-du-Cap, sur l'habitation Charrier ; on y avait conduit les dogues, et pour leur donner du goût à dévorer les hommes, ils étaient nourris de temps à autres de chair humaine ; lorsqu'ils avaient quelques victimes à faire dévorer, c'était un jour de fête pour les bourreaux : Collet, Forestier, Teissert, Laurent, Darac, commissaires de police de la ville du Cap (tous français, tous ex-colons) s'habillaient de leurs uniformes, et se revêtaient de leurs écharpes municipaux, pour se rendre sur les lieux, accompagnés d'une foule de dogues *bipèdes*, curieux d'assister à l'horrible curée des dogues *quadrupèdes*, mille fois moins féroces qu'eux.

Plusieurs jours d'avance, ils avaient eu la précaution de faire jeûner les chiens, pour stimuler leur faim, de temps en temps on leur présentait une victime, que l'on retirait aussitôt que les chiens voulaient s'élancer dessus pour la dévorer ; enfin, le moment fatal arrive où quelques hommes ou femmes vont leur être définitivement livrés ; ces infortunés sont attachés à des poteaux, en présence des commissaires, pour les empêcher de pouvoir se sauver ni de se défendre.

Les dogues sont lachés ; ils se précipitent sur leurs proies ; dans un instant les victimes sont déchirées, leur chair palpitante est en lambeaux, leur sang ruisselle de toutes parts ; on n'entend plus que les cris de la douleur et d'une horrible agonie ; les victimes aux abois implorent la pitié de ces monstres ; en vain ils demandent la mort comme une dernière faveur, prières superflues ; rien ne peut émouvoir le cœur de ces tigres, ils se sont dépouillé de tous sentimens humains : aux accens lamentables de leurs tristes victimes, ils ne répondent que par un ris sardonique et ils continuent à exciter les dogues à mieux dévorer leurs proies. Cependant, la voix des victimes s'est éteinte, l'on n'entend presque plus leurs gémissemens, et leurs cadavres décharnés palpitent encore ; les dogues haletans, sont lassés ; ils sont repus de chair et de sang humains : en vain les bourreaux les excitent encore, ils refusent de continuer leur horrible curée ; on les retire pour les faire rentrer dans leurs repaires, et les monstres à figures humaines achevent d'ôter à coup de poignard le reste de vie des infortunées victimes.

D'un bout de l'île à l'autre les mêmes cruautés se commettaient par les français.

Toussaint Louverture s'était démis volontairement de son autorité et avait déposé les armes :

retiré sur son habitation, dépouillé de toute sa grandeur, tel que ce romain célèbre, il cultivait de ses mains cette même terre qu'il avait défendue par ses armes; il nous engageait, par ses paroles et son exemple, à l'imiter, à travailler et à vivre paisiblement au sein de nos familles. Contre la foi des traités, les français l'attirent dans un piége; il est arrêté, chargé de fers; sa femme, ses enfans, sa famille, ses officiers éprouvent son funeste sort. Jetés à bord des vaisseaux français, ils vont en Europe terminer leur malheureuse carrière, par le poison, dans les cachots et dans les fers!

Les généraux Jacques Maurepas et Charles Bélair meurent dans les supplices: Maurepas est cloué vivant sur le grand mat du vaisseau l'Annibal, en présence de son épouse et de ses enfans; son cadavre est jeté à la mer avec toute sa famille: l'infortuné Bélair est fusillé avec son intrépide épouse; cette héroïne avant de mourir le console, l'exhorte à l'imiter et à mourir en brave: Thomany, Domage, Lamahotière, une foule d'officiers et de citoyens de marques éprouvent la mort des scélérats, sont pendus; ceux qui échappent à leurs fers assassins ou aux gibets, meurent par le poison: les généraux Vilatte, Léveillé et Gaulard éprouvent ce funeste sort; d'autres sont déportés pour être vendus à la Côte-

Ferme ou en France où ils ont terminé leur carrière dans les galères.

Lassés de tant de crimes et de forfaits, nous courûmes aux armes; nous nous mesurâmes avec nos bourreaux; nous nous battîmes corps à corps, homme pour homme, à coup de pierres et de bâtons ferrés, pour conserver notre liberté, notre existence, celles de nos femmes et de nos enfans. Après avoir versé des flots de notre sang, confondu avec celui de nos tyrans, nous restâmes les maîtres du champ de bataille.

Que Mazères, ce colon féroce et de mauvaise foi, qui a été le témoin et un des instigateurs des cruautés de tous genres, que ses compatriotes ont exercées sur nous, les repasse dans son imagination; qu'il se rappelle combien de victimes il a fait immoler ou qu'il a égorgées de ses propres mains, alors il verra si nous avons des droits à la liberté et à l'indépendance, que nous avons conquises au prix de tant de sang et de sacrifices!

Je suis bien éloigné de vouloir contester les droits que les autres peuples ont eu pour se rendre indépendans; mais j'ose assurer, sans crainte d'avoir le démenti, qu'aucun peuple n'a eu plus de droit à la liberté et à l'indépendance que le peuple haytien.

Sous quel point de vue que l'on voudrait considérer cette grande et importante question, elle sera toujours résolue en notre faveur; soit que l'on considère la situation déplorable où nous étions plongée sous l'affreux régime colonial; soit que l'on considère les circonstances qui nous ont amenés à la liberté, et de la liberté à l'indépendance; les injustices et les cruautés de tous genres que nous avons éprouvées; nos souffrances et nos malheurs; soit que l'on considère la sagesse de notre conduite depuis que nous sommes indépendans, de nous être donnés des lois, un gouvernement stable et monarchique; d'avoir toujours vécus en bons voisins avec les colonies de toutes les puissances; d'avoir constamment démontré par notre conduite et par nos lois fondamentales, que nous étions déterminés de ne jamais nous immiscer directement ni indirectement dans les affaires hors de notre île; de garder la plus parfaite neutralité; de nous être occupés uniquement que de notre prospérité intérieure, en faisant fleurir notre agriculture et en protégeant le commerce; d'avoir fait tous nos efforts pour nous avancer dans la civilisation, en introduisant parmi nous les lumières, les sciences et les arts; soit que l'on considère la vaste étendue des mers qui nous

sépare

sépare de nos oppresseurs ; enfin, notre situation morale, politique et géographique tout nous donne des droits incontestables à l'indépendance, et pour nous ravir ce bien précieux, sans considérer l'injustice atroce et l'inhumanité qu'il y aurait dans cette action, il faudrait pouvoir nous exterminer jusqu'au dernier.

C'est sur des hommes qui ont donné tant de preuves de sagesse, de vertu, d'énergie et de courage, que Mazères a osé imprimer les plus plates inepties ; c'est lui qui n'a pas eu honte d'affirmer, « *que le nègre est un grand enfant borné, léger, mobile. inconsideré, ne sentant avec force ni le plaisir ni la douleur ; sans prévoyance, sans ressort dans l'esprit ni dans l'âme..... insouciant comme tous les êtres paresseux ; le repos, le chant, les femmes et la parure composent le cercle étroit de ses gouts ; je ne dis pas de ses affections, car les affections proprement dites, sont trop fortes pour une âme aussi molle, aussi peut réactive que la sienne.* »

Je dis donc il faut être stupide ou aveuglé par ses passions pour avoir eu l'impudence d'écrire de telles impostures ! Si Mazères avait eu la faculté de pouvoir réfléchir, il aurait senti qu'il

se réduisait lui-même et les ex-colons au dernier échellon de la race humaine ; car enfin, *ces grands enfans bornés, légers, qui n'ont de ressort ni dans l'esprit ni dans l'âme*, les ont vaincus dans les combats, les exécrent et leur vouent une haine implacable ; et ils ont une *âme* autrement trempée, autrement forte que l'*âme* de fange et de boue des ex-colons ; ces imposteurs auront beau inventer des calomnies pour atténuer le mérite et la justice de notre cause, ils ne pourront jamais détruire ce qui a existé, et ce qui existe maintenant à Hayti ; leurs dénégations mensongères n'empêcheront pas à la postérité de croire que nous les avons vaincus dans les combats, et que malgré leurs efforts, nous sommes parvenus à nous constituer en peuple civilisé, libre et indépendant.

C'est ainsi qu'il a l'impudence de soutenir que nous ne pourrons jamais introduire l'instruction publique à Hayti : et cela (dit-il) par une raison très-simple, parce qu'il ne se trouve pas dans tout le royaume de Christophe (d'Henry) dix hommes en état de lire courramment ; qu'il ne s'en trouve bien certainement d'assez instruit pour comprendre le sens des mots *tactique militaire, géographie, mathématique, fortification, etc.*

Les grossières impostures de Mazères sont réfutées par le fait même, par la situation réelle du royaume d'Hayti, et par nos propres œuvres; nos généraux, nos ingénieurs, nos écrivains, seront toujours prêts à démontrer par des faits positifs la fausseté des assertions de Mazères. Lorsque les français jugeront à propos de venir se mesurer avec nous, nos généraux leur donneront des preuves s'ils sont bons tactitiens; ils trouveront ici, des Wellington, des Blucher et des Plataw : nos redoutes et nos citadelles formidables, les convaincront que l'art de fortifier les places, et les mathématiques ne sont pas étrangers aux ingénieurs haytiens ; nos écrivains, nos poëtes, leur prouveront aussi qu'ils savent défendre leurs droits, célébrer et chanter la gloire de la patrie et des grands hommes qui ont su la défendre.

En attendant l'époque fortunée, où nos hommes de lettres pourront se dire lettrés, car nous n'avons certainement pas les mêmes prétentions de Mazères; lui qui soutient que nous n'avons de *ressort*, *ni dans l'esprit ni dans l'âme*, qui affirme que nous ne savons même pas lire courramment; il commence néanmoins par entamer une discussion littéraire avec M. le comte de Limonade; il trouve dans quatorze lignes

trois lourdes fautes, deux expressions impropres, une expression dure, bizarre, prétentieuse et une espèce de pléonasme. Il est dommage que je ne suis pas un *puriste* comme cet ex-colon, je me serai donné la peine de disséquer son style, et j'aurai peut-être pu lui démontrer combien il a de torts de vouloir pointiller avec nous sur des mots. Mais, nous sommes très-heureux de voir que les ex-colons sont déja réduits à cette cruelle extrémité. Ne désespérons de rien, bientôt ils ne rougiront pas de honte d'entrer en discussion avec des hommes à qui ils réfusaient l'intellect, sur les questions les plus abstraites. O que l'orgueil et les préjugés, aveuglent les hommes ! Comment ce sot de Mazères, n'a pu sentir que ses grossières calomnies retournaient contre lui-même, et que s'il est pardonnable de commettre quelques fautes de langue, *les fautes* de bons sens sont inexcusables.

Emporté par la fougue de ses passions, Mazères tombe dans un affreux délire; il divague, il déraisonne; il fait un reproche *très-grave* au comte de Limonade, de s'être servi au figuré de l'expression *idole*, pour exprimer l'attachement qu'il porte à la famille royale, comme si c'était un crime *d'idolâtrer* ses rois; certes, nous les *idolâtrons*, sans être pour cela des *idolâtres*.

Je conviens cependant, que l'idée d'adorer son roi, doit-être étrange pour un français ; M. le comte de Limonade pourrait répondre à Mazères, comme ce philosophe scythe à cet athénien qui l'avait insulté : *J'honore mon pays par mes sentimens, et toi tu fais la honte du tien.*

A mesure que Mazères contemple nos progrès dans la civilisation, sa rage s'augmente ; dans l'impuissance où il est de ne pouvoir se venger, se baigner encore dans notre sang, il exhale toutes ses fureurs par des injures les plus ignobles ; les expressions les plus viles, les plus dégoûtantes, échappent de la plume de cet homme qui se dit *si poli ;* il n'a pas de honte d'employer les épithètes *de Jocrisse* et de *Paillasse de* Henry IV, pour nous insulter, comme si cet insolent avait eu besoin de chercher de si loin, des Jocrisses et des Paillasses de Henry IV, lorsqu'il pouvait les trouver à Paris, dans le sein de la même famille.

Je vais vous dire, lecteurs, la cause des fureurs burlesques et des horribles convulsions de M. Mazères ; il avait osé affirmer et imprimer *que les noirs étaient incapables des grandes opérations de l'esprit, qu'ils étaient inférieurs aux blancs, que c'étaient des grands enfans, légers, mobiles, inconsidérés, qui n'avaient de ressort ni dans l'esprit ni dans l'âme.*

Ne voilà-t-il pas, que ces grands enfans s'avisent de construire des citadelles, d'édifier des palais, de rédiger des almanachs, d'avoir des écrivains, des poëtes, des ministres et des hommes d'état noirs, quels malheurs ! Quels désappointemens pour un ex-colon ! voilà les

véritables causes des fureurs de cet énergumène, et qui ont valu tant d'injures et de sottises à MM. de Sismondi et de Limonade.

Patience, M. Mazères, prenez patience, modérez votre colère, laissez nous le temps d'établir comme il faut nos écoles nationales, sur le plan et la méthode de Lancaster; laissez-nous établir nos colléges, donnez-nous le temps de former des hommes instruits dans les principes, la langue et la littérature des anglais; car il est bon que je vous informe, que nous voulons renoncer jusqu'à l'usage de la langue française; nous pourrons vous donner à cette époque, qui n'est pas aussi éloignée que vous le pensez, quelques productions de la littérature haytienne, qui vous convaincront encore bien mieux que l'almanach royal, que les noirs ont du ressort dans l'esprit et dans l'âme : mais alors que deviendrez-vous ? je crains que ces productions ne fassent sur vous le même effet que la tête de *Méduse*, puisque la vue d'un simple almanach vous fait trépigner, vous donne des attaques de nerfs, et vous fait tomber dans d'horribles convulsions; je crains très fort, dis-je, tel qu'un démoniaque vous ne tombiez d'abord dans l'épilepsie, et que vous ne terminiez votre carrière ignominieuse par l'hydrophobie!

Mazères profite de nos guerres civiles pour calomnier le gouvernement du roi Henry et le peuple hayüen; pour démontrer que nous ne pouvons vivre en paix parmi nous mêmes, et que nous nous égorgeons de nos propres mains, les ex-colons nous reprochent leurs propres ouvrages;

c'est eux et leurs complices qui font des vœux pour que les haytiens s'entr'égorgent, et c'est eux qui ont l'impudence de nous calomnier ; c'est comme pour la traite, ils reprochent aux africains les crimes qu'ils ont excités et qu'ils ont payés ; nos dissensions civiles sont leurs propres ouvrages, et ils s'en prévalent contre nous.

Quel est cependant le langage des ex-colons, quand ils sont dans leurs entretiens secrets, quand ils reçoivent les nouvelles qu'une sanglante bataille s'est livrée entre les haytiens ! *Laissez-les faire*, disent-ils, *laissez-les bien se chamailler ensemble ; laissez-les s'affaiblir d'eux-mêmes ; à la fin nous aurons beau jeu ; nous les mettrons d'accord, en les exterminant les uns et les autres.*

Ex-colons ! n'est-ce point-là votre langage et votre plan favori ; nous les connaissons ; il faudrait que nous fussions aveuglés ou bien les plus stupides des hommes, si jamais nous devenions les instrumens de vos projets destructeurs !

Mazères et les ex-colons auront beau inventer des calomnies pour ternir les vertus et les brillantes qualités du roi Henry, ils ne réussiront jamais ; plus il est l'objet de leur haine et de leurs diatribes, plus nous l'aimons, plus il est grand à nos yeux, il est toujours honorable d'être calomnié par des gens tels que les ex-colons, qui n'ont ni foi, ni loi, et qui ne se gouvernent que par leurs intérêts et les passions qui les subjuguent ; qu'ils réservent leurs louanges pour Pétion ; il est digne de lui d'être encensé par de pareils monstres !

Pourquoi continuerai-je à réfuter les assertions

mensongères de Mazères, n'ai-je pas assez dit pour le convaincre de calomnie ? N'ai-je pas suffisamment prouvé que les noirs n'étaient pas inférieurs aux blancs, que leurs facultés sont égales, lorsqu'ils ont les mêmes avantages ?

Je vais donc terminer ces réflexions que j'ai entreprises avec beaucoup plus de zèle et de bonne volonté, que de talens et de lumières ; j'ai souvent senti mon infériorité [non point celle que m'attribue Mazères] pour traiter une cause aussi sublime que la mienne. Heureux si par mes efforts j'ai pu dissiper les préventions qui planent sur nous depuis des siècles et contribuer au bonheur et à l'avancement de mes semblables !

Mazères défend la cause des ex colons, de cette caste d'hommes, dont le système affreux et les crimes inouis font frémir la nature ; et moi la cause que je défends est celle de l'humanité entière. Blancs, jaunes et noirs, nous sommes tous frères, tous enfans du père éternel, tous intéressés dans cette cause : ô homme ! quelque soit la couleur de ton épiderme ! quels que soient ta nation et la religion que tu professes ! tu es intéressé au triomphe des haytiens, à moins que tu n'ait étouffé tous les sentimens de justice et d'équité que Dieu a gravés dans tous les cœurs ; tu ne peux mettre dans la balance les intérêts d'une caste d'hommes flétris par les crimes, avec les intérêts du genre humain !

FIN.

B.P.L. Bindery,
DEC 4 1891